

UNESCO

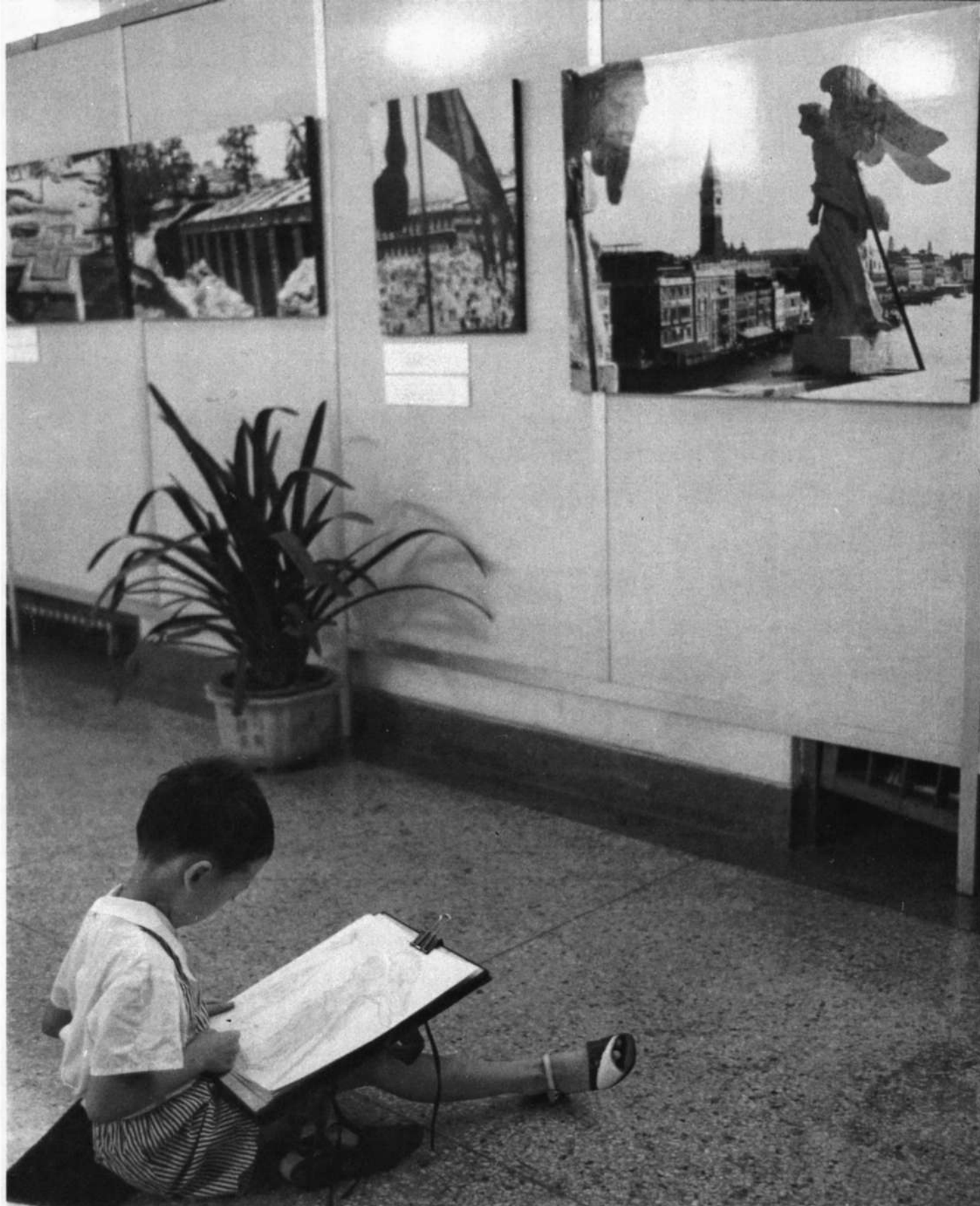
MARS 1986 8 FF

le Courrier

La comète de Halley
Claude Hagège: les pouvoirs de la langue
Histoire de la girafe
Dominique Bozo: le musée Picasso
Les trésors de Mongolie



M 1205-603-BF



Le temps des peuples

43 Luxembourg

Visions sans frontières

Du 11 décembre 1985 au 6 janvier 1986 a eu lieu dans la ville de Luxembourg une exposition intitulée « Visions sans frontières » et organisée en collaboration avec la Commission nationale du Luxembourg pour l'Unesco, « Vision sans frontières » et RTL Productions, qui présentait des œuvres de plusieurs photographes, dont Edward Steichen (1879-1973), né au Luxembourg.

Cette exposition s'inscrivait dans le cadre d'une réunion d'experts faite à l'initiative de l'Unesco et consacrée au domaine de l'image fixe. Parmi les œuvres exposées figuraient des photographies de Dominique Roger, notamment cette vue d'un atelier de dessins d'enfants, prise à Beijing en 1984 lors d'une exposition de l'Unesco au palais des Nationalités.

Photo Unesco-Dominique Roger

Le Courrier du mois

VERS la fin du 19^e siècle, on découvrit en Asie centrale « les vestiges d'une ville immense sur laquelle semblait veiller une gigantesque tortue de pierre ». C'était Karakorum, la capitale de l'empire mongol fondé par Gengis Khan au 13^e siècle et le fleuron du riche patrimoine culturel et artistique de la Mongolie des Khans, une contrée dont la puissante influence domina l'histoire de toute l'Asie centrale, et s'étendit jusqu'à l'Asie mineure et l'Europe orientale.

A côté d'un aperçu des splendeurs de cette ancienne civilisation mongole, ce numéro du *Courrier de l'Unesco* offre un panorama varié de sujets touchant, de près ou de loin, à plusieurs sphères d'activité de l'Organisation. Ainsi, toujours dans le domaine de l'art, il y est également question du superbe musée Picasso, inauguré à Paris l'an dernier, et du grand peintre chilien Roberto Matta, à propos de la dernière rétrospective qui lui a été consacrée au musée d'Art moderne de Beaubourg.

Les « pouvoirs de la langue » — un sujet qui relève des sciences sociales et humaines — font l'objet d'une réflexion, aussi profonde que limpide, de Claude Hagège, l'un des jeunes linguistes les plus brillants que compte aujourd'hui la France. Sa compatriote, Elisabeth Badinter pose quant à elle le problème brûlant de l'évolution du rapport entre les sexes que connaît l'Occident.

Deux questions de grande actualité dans le domaine de la collaboration scientifique et dans celui de la communication entre les peuples — la comète de Halley et le tunnel sous la Manche — ont trouvé leur place dans les colonnes de ce numéro. La savoureuse histoire de la girafe offerte au roi de France par la pacha d'Égypte en 1825 et celle, mouvementée, d'un personnage énigmatique et intemporel né du métissage latino-américain, le tango, pourraient s'inscrire au chapitre cultures. Enfin, ce numéro, comme tous ceux de 1986, s'achève sur la rubrique consacrée à l'Année internationale de la Paix.

Couverture de face: détail d'une statue du bouddha *Vairochana* en bronze doré (haute de 72 cm et large de 46 cm), œuvre du sculpteur mongol Zanabazar (17^e siècle). Le geste symbolique des mains ou *mudra* de ce bouddha tantrique qui « déracine la stupidité et l'ignorance » — l'index de la main gauche levé — est particulièrement remarquable. Cette statue est conservée au musée des Arts plastiques d'Oulan-Bator, capitale de la République populaire mongole.

Photo tirée de G. Zanabazar, *éminent sculpteur mongol*, Section de la Publication d'Etat, Oulan-Bator, 1982

Couverture de dos: affiche créée en 1985 par l'artiste français Alain Le Yaouanc et mise en vente au profit du Fonds du Patrimoine mondial de l'Unesco.

Photo © Unesco

Rédacteur en chef : Edouard Glissant

Mars 1986

39^e année

SCIENCE

- 4 Rendez-vous avec la comète de Halley**
par Howard Brabyn

CULTURE ET COMMUNICATION

- 7 Histoire de la girafe**
par Georges Poisson
- 10 Le tango, enfant des faubourgs**
par Luis Bocaz
- 12 Le tunnel sous la Manche**
par John Ardagh

SCIENCES SOCIALES

- 14 Elle et l'autre**
Le rapport des sexes en Occident
par Elisabeth Badinter
- 18 Les pouvoirs de la langue**
par Claude Hagège

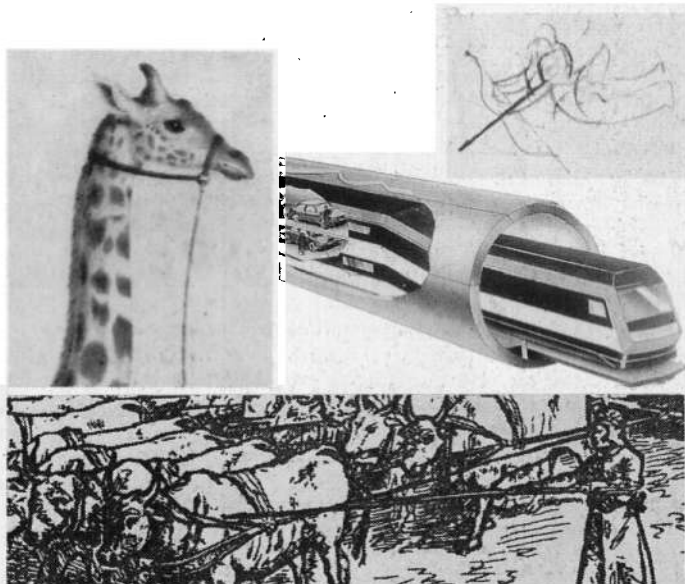
ART

- 26 Le musée Picasso**
par Dominique Bozo
- 28 Matta et la crise du regard**
par Jean-Jacques Lebel
- 30 Trésors de Mongolie**
par Namsrain Ser-Odjav

38 1986: Année internationale de la Paix / 3

2 Le temps des peuples

LUXEMBOURG: Visions sans frontières



Photos © Tous droits réservés

Mensuel publié en 32 langues
par l'Unesco, Organisation
des Nations Unies pour l'éducation,
la science et la culture
7, de place Fontenoy,
75700 Paris.

Français
Anglais
Espagnol
Russe
Allemand
Arabe
Japonais

Italien
Hindi
Tamoul
Persan
Hébreu
Néerlandais
Portugais

Turc
Ourdou
Catalan
Malais
Coréen
Kiswahili
Croato-Serbe

Macédonien
Serbo-Croate
Slovène
Chinois
Bulgare
Grec
Cinghalais

Finois
Suédois
Basque
Thai

Une édition trimestrielle
en braille est publiée
en français, en anglais,
en espagnol et en
coréen.

ISSN 0304-3118
N° 3 - 1986 - DPC - 86 - 3 - 432 F



Photo © Associated Press, Paris

Ci-dessus, photographie électronique transmise par le satellite de l'Agence spatiale européenne Giotto lorsqu'il rencontra la comète de Halley le 14 mars 1986, tôt le matin. Cette image fut prise à 1 500 km de distance du noyau.

Rendez-vous avec la comète de Halley

par Howard Brabyn

TELS des danseurs exécutant un savant quadrille, huit sondes spatiales bourrées d'instruments (dont une lancée par l'Agence spatiale européenne, deux par l'URSS, deux par le Japon et trois par les Etats-Unis) dessinent des figures compliquées dans l'espace. Elles participent en effet à la plus grande entreprise de coopération internationale jamais tentée en matière d'astronomie : l'étude de la comète de Halley.

Deux missions de la navette spatiale américaine devaient être également en partie consacrées à l'observation de la comète, dont la trajectoire est suivie sans interruption par les plus puissants observatoires de la planète. Au total, quelque 900 astronomes professionnels de 47 pays différents participent à l'entreprise.

Mais, dira-t-on, pourquoi tout ce remue-ménage à propos de ce qu'un vétéran des télescopes, l'astronome américain Fred Whipple, décrivait comme « une grosse boule de neige sale » ?

Tout simplement parce que les savants sont convaincus que la masse congelée qui constitue le noyau des comètes est formée des débris des matériaux qui ont servi à construire le système solaire, voici 4 milliards 500 millions d'années. Le cœur glacé des comètes renfermerait donc certains secrets de l'univers.

Pour la première fois dans l'histoire, le génie de deux savants anglais du 17^e siècle, Isaac Newton et Edmond Halley, et les progrès de la recherche spatiale moderne nous offrent un moyen d'accès à l'un de ces témoins de la Genèse fossilisés dans l'espa-

ce. La comète de Halley est la seule comète vraiment active dont l'orbite passe relativement près de la Terre (cette fois-ci pour sa trentième apparition connue, elle aura frôlé notre planète à moins de 62 millions de km) et sa trajectoire a été déterminée de façon suffisamment précise pour que l'on puisse planifier son observation scientifique rigoureuse. En outre, c'est la première fois que la technologie spatiale permet à l'homme d'aller observer la comète dans l'espace, au-delà du brouillard de notre atmosphère, sans attendre qu'elle vienne vers nous, de pénétrer sa chevelure (voir plus bas) pour avoir une vue rapprochée du noyau et procéder à l'analyse spectrale de la queue, bref d'étudier les éléments dont est fait notre système solaire.

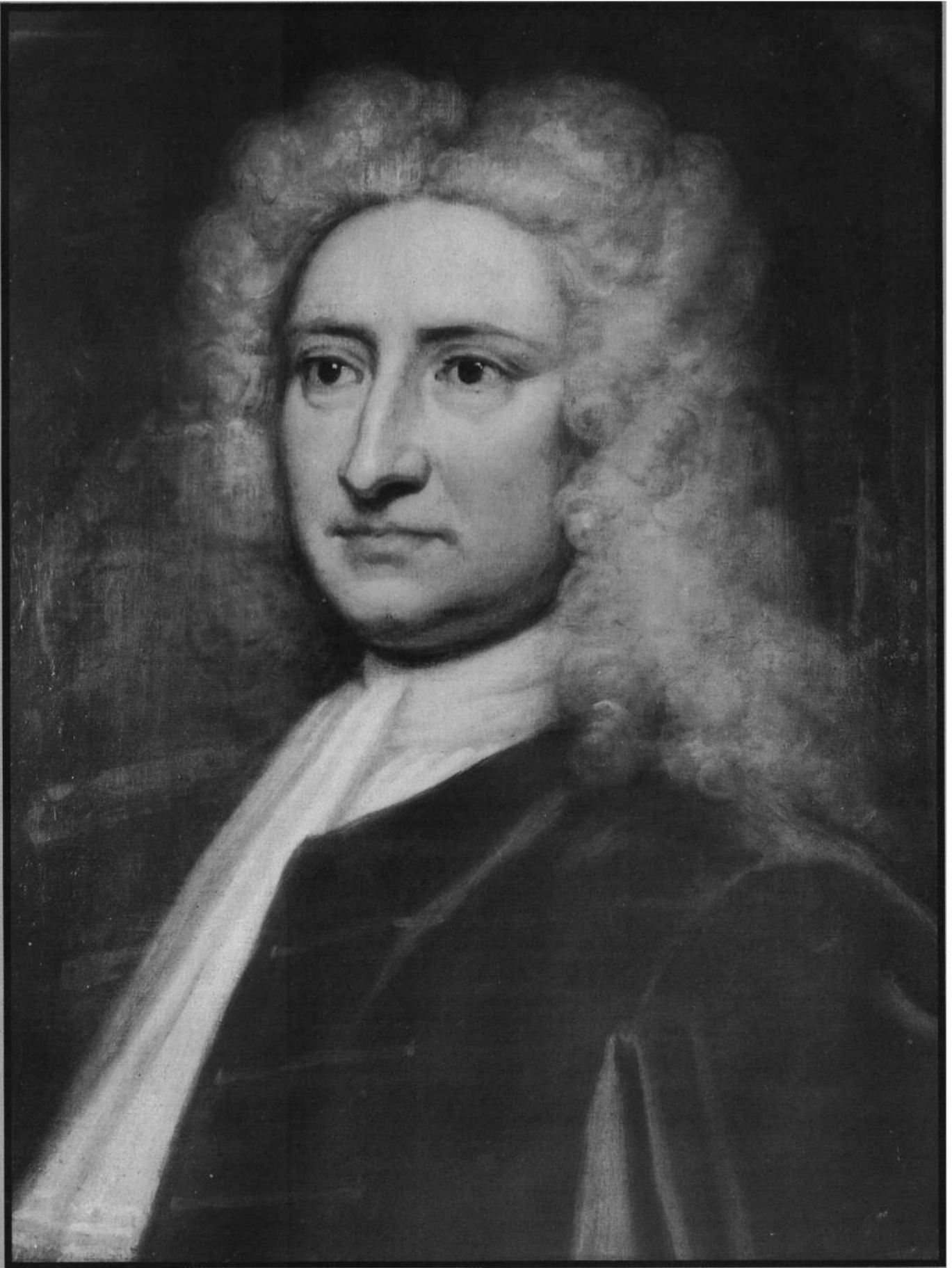
En 1950, l'astronome néerlandais Jan Hendrik Oort a proposé une théorie de l'origine des comètes fondée sur l'existence d'une nuée de plusieurs centaines de milliards de comètes (qu'on appelle aujourd'hui la nuée de Oort) en orbite autour du Soleil, à une distance d'une année lumière. De temps à autre, le passage d'une étoile perturbe la nuée de Oort, entraînant en quelque sorte un éboulement de neige sale dans l'espace. Quelques-unes de ces boules de neige, les comètes à courte période (comme celle de Halley), sont projetées à l'intérieur du système solaire et gravitent autour du Soleil, parcourant leur orbite en moins de 200 ans. A l'inverse, certaines comètes à longue période mettent plusieurs millions d'années à accomplir leur révolution. On découvre en moyenne cinq nouvelles comètes par an.

Le noyau ou le cœur d'une comète serait un conglomerat composé pour un quart de particules solides, de débris de roches et de substances métalliques, et pour trois quarts de glace mélangée à des composés chimiques tels que l'ammoniac, le méthane et l'anhydride carbonique. Les quelque 700 comètes recensées à ce jour avaient un noyau de 500 m à 70 km de diamètre.

Les spécialistes estiment que la surface extérieure du noyau des comètes est constituée essentiellement de poussières. Lorsque la comète s'approche à moins de trois unités astronomiques du Soleil (une unité astronomique, UA, équivaut à la distance moyenne de la Terre au Soleil, soit environ 150 millions de km), les strates extérieures s'échauffent et la couche sous-jacente de glace commence à se volatiliser (par sublimation, c'est-à-dire en passant de l'état solide à l'état gazeux sans passage par l'état liquide). Les gaz ainsi libérés se répandent en entraînant des particules solides et forment la chevelure de la Comète, une enveloppe nuageuse pouvant atteindre jusqu'à 100 000 km de diamètre, qui nous empêche de distinguer clairement le noyau.

Si la comète continue à se rapprocher du Soleil, on voit apparaître une double queue, l'une courbe et brillante à cause de la lumière solaire réfléchie par les particules de poussière libérées au cours de la sublimation, l'autre rectiligne et bleue, qui se forme quand les gaz du noyau sont irradiés par l'énergie solaire.

Dans quelques mois, lorsque toutes les données retransmises par les satellites auront été dépouillées, un énorme pas en ►



L'astronome anglais Edmond Halley (1656-1742). Il calcula les éléments des orbites d'un grand nombre de planètes et, le premier, annonça le retour périodique de celle qu'il observa en 1682, la comète de Halley, qui repasse cette année à une assez faible distance de la Terre (c'est la trentième fois que son retour est observé).

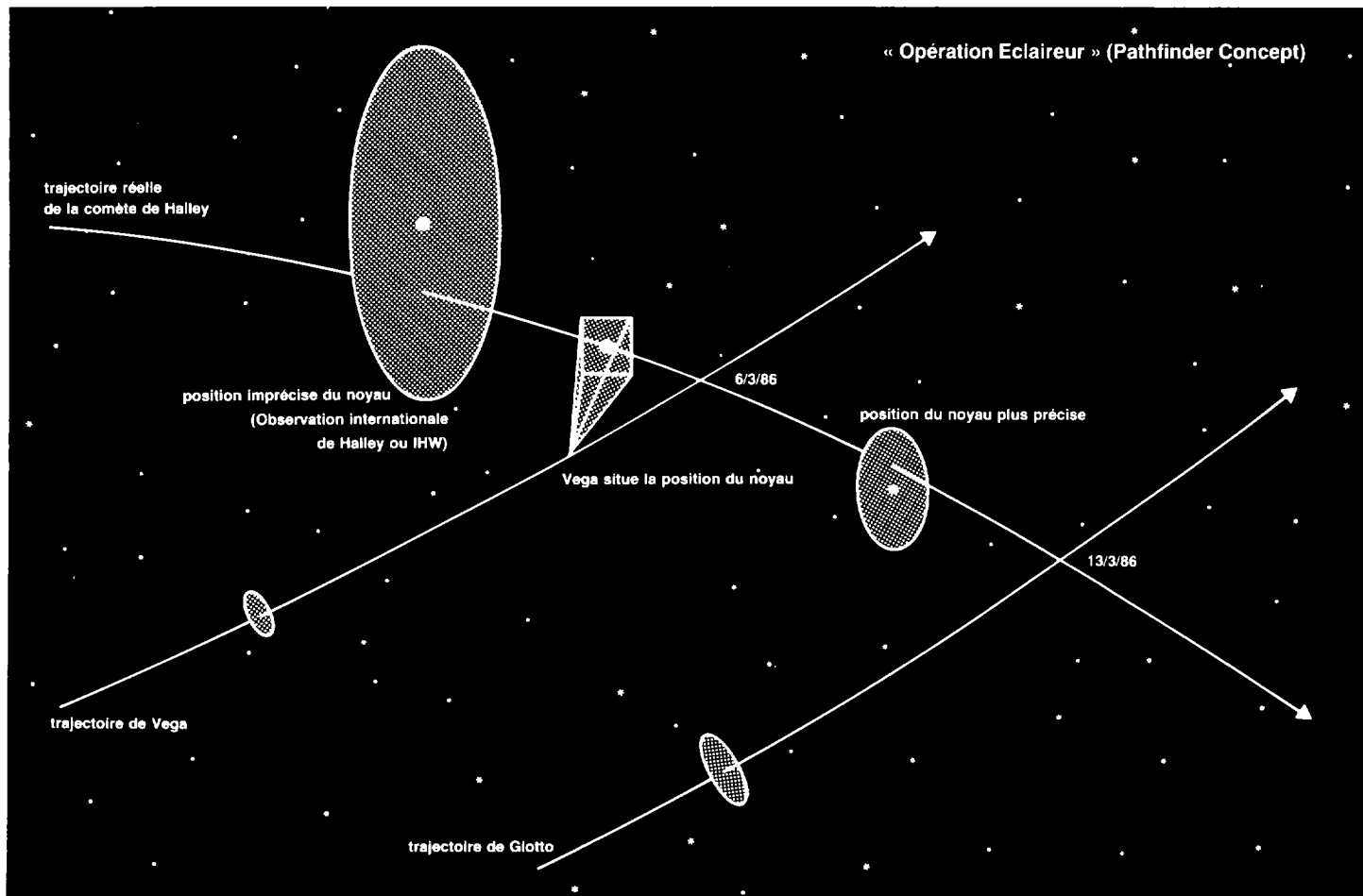


Photo © ESA, Paris

▶ avant aura été franchi dans la connaissance des comètes et des origines de notre système solaire. Mais n'oublions pas que ces progrès seront certes dus à la qualité du travail des astronomes, mais aussi à un effort de coopération internationale vraiment sans précédent.

Lancée le 15 décembre 1985, la sonde spatiale soviétique Véga 1 a traversé la chevelure de la comète de Halley le 6 mars 1986 à moins de 10 000 km du noyau, ce qui lui a permis de photographier et d'analyser les gaz qui l'environnent. Le satellite jumeau Véga 2 a rencontré la comète le 9 mars 86 et en a analysé la chevelure.

La sonde japonaise Sakigake (pionnier) lancée le 7 janvier 1985, avait elle aussi rendez-vous ce jour-là avec la comète de Halley, pour mesurer la vitesse et la température des bombardements solaires qu'elle subit; la veille, sa petite sœur Suisei (comète) était passée à 144 000 km de la comète et avait pu étudier l'énorme nébuleuse d'hydrogène qui l'entoure.

Les vétérans de l'espace que sont les sondes américaines Pioneer 12, Solar Max et Ice (International Cometary Explorer) joueront les seconds rôles dans cette super-production. Pioneer 12 a oublié un moment d'observer les effets des bombardements solaires sur la planète Vénus pour tourner sa batterie de spectrographes vers la comète de Halley pendant et immédiatement après son passage au périhélie (point de l'orbite le plus voisin du Soleil). Dans le même temps, Solar Max étudiait la double queue de la comète afin de pouvoir confronter ses observations à celles qu'a effectuées Ice en septembre dernier sur la queue de la comète Giacobini-Zinner.

Ce ballet est complété par le satellite de l'Agence spatiale européenne, Giotto. Du

Sur ce schéma sont indiquées les trajectoires du satellite Giotto de l'Agence spatiale européenne (ESA) (voir légende page 18) et de l'un des deux satellites soviétiques Vega qui ont rencontré la comète en mars 1986. Pour permettre à Giotto de passer au plus près du noyau, masqué par l'énorme quantité de poussière et de gaz de la chevelure, les astronomes soviétiques ont communiqué à l'ESA les informations fournies par les caméras des sondes Vega, qui ont été les premières à croiser la comète. La NASA (US National Aeronautics and Space Administration) a également apporté son soutien au groupe d'agences chargé de cette « Opération Eclaireur » (Pathfinder Concept) afin de diriger Giotto vers sa cible avec une précision accrue.

nom du grand peintre florentin Giotto di Bondone, qui peignit dans sa fresque de Padoue l'Adoration des mages la comète de Halley telle qu'il l'avait vue apparaître en 1301 (voir la page en couleur 19), ce satellite a été lancé le 2 juillet 1985. La trajectoire de Giotto, calculée d'après les renseignements fournis par les deux sondes soviétiques Véga, l'a amené près du noyau de la comète pour examiner ses émanations et la photographier au rythme d'un cliché toutes les quatre secondes.

Cela aurait pu être une mission suicide. En effet, à la moindre erreur de calcul de sa trajectoire, Giotto risquait de s'écraser à la surface de la comète. Pour le protéger des particules solides qui entourent la comète, dont certaines sont assez grosses pour le détruire, le satellite est équipé d'un double bouclier d'aluminium et de kelvar, le matériau qui sert à fabriquer les gilets pare-

balles. En fait, Giotto a parfaitement fonctionné. Ce n'est que deux secondes avant que la sonde n'entre comme prévu dans la zone d'observation rapprochée de la comète, qu'on perdit le signal télémétrique avec le satellite, qui avait été bombardé par des particules de poussière. Mais une demi-heure plus tard, des stations de surveillance australiennes captaient de nouveau le signal télémétrique de Giotto, qui continuait de transmettre ses observations.

Il faudra des mois pour analyser ces informations, mais les résultats sont déjà spectaculaires. Selon les images prises par la caméra en couleur, le noyau mesurerait environ 15 km de longueur sur 8 de largeur. Giotto a fourni également une masse considérable d'autres renseignements à l'Observation internationale de la comète de Halley (International Halley Watch — IHW), c'est-à-dire au plus ambitieux projet astronomique international jamais entrepris. Et les spécialistes qui analyseront la moisson d'informations recueillies par cette armada de l'espace sentiront sûrement, par dessus leurs épaules, la présence attentive de deux grands savants: Isaac Newton, l'homme qui proposa le premier une théorie fonctionnelle des orbites des comètes; et Edmond Halley qui, appliquant cette théorie à la comète qu'il avait vue en 1682 et à laquelle son nom est resté attaché, calcula avec précision qu'elle réapparaîtrait tous les 76 ans, ouvrant ainsi la voie à l'étonnante aventure scientifique que nous sommes en train de vivre. ■

HOWARD BRABYN, écrivain et journaliste britannique, s'intéresse particulièrement à la vulgarisation scientifique. Installé à Paris, il fut longtemps le responsable de l'édition en langue anglaise du Courrier de l'Unesco.

Histoire de la girafe

par Georges Poisson

SOUS la Restauration, la France avait au Caire, comme consul général, un curieux et sympathique personnage, Bernardino Drovetti, Piémontais de naissance, grand amateur d'antiquités égyptiennes, et dont les collections constitueront, en ce domaine, le premier embryon des musées du Louvre, de Turin et de Berlin. Or, il apprit en 1825 une nouvelle qui le fit rêver : un seigneur soudanais, Mouker Bey, avait envoyé au vice-roi d'Égypte Méhémet Ali Pacha deux jeunes girafes.

Entre la France et l'Égypte, le climat était chargé de nuages : les Grecs révoltés de l'île de Chio avaient été, en 1822, massacrés par les Turcs à l'aide des troupes égyptiennes, et toute la jeune France se passionnait pour l'indépendance grecque, chantée tant par Victor Hugo que par Delacroix. Le rôle premier d'un diplomate étant évidemment d'apaiser les différends entre deux pays, Drovetti se souvint qu'il était de tradition que les souverains égyptiens fissent don de cet animal fabuleux qu'était la girafe aux monarques qu'ils désiraient honorer et sollicita pour le roi Charles X cet extraordinaire cadeau, bien propre à détendre l'atmosphère : jamais la France n'avait encore vu de girafe.

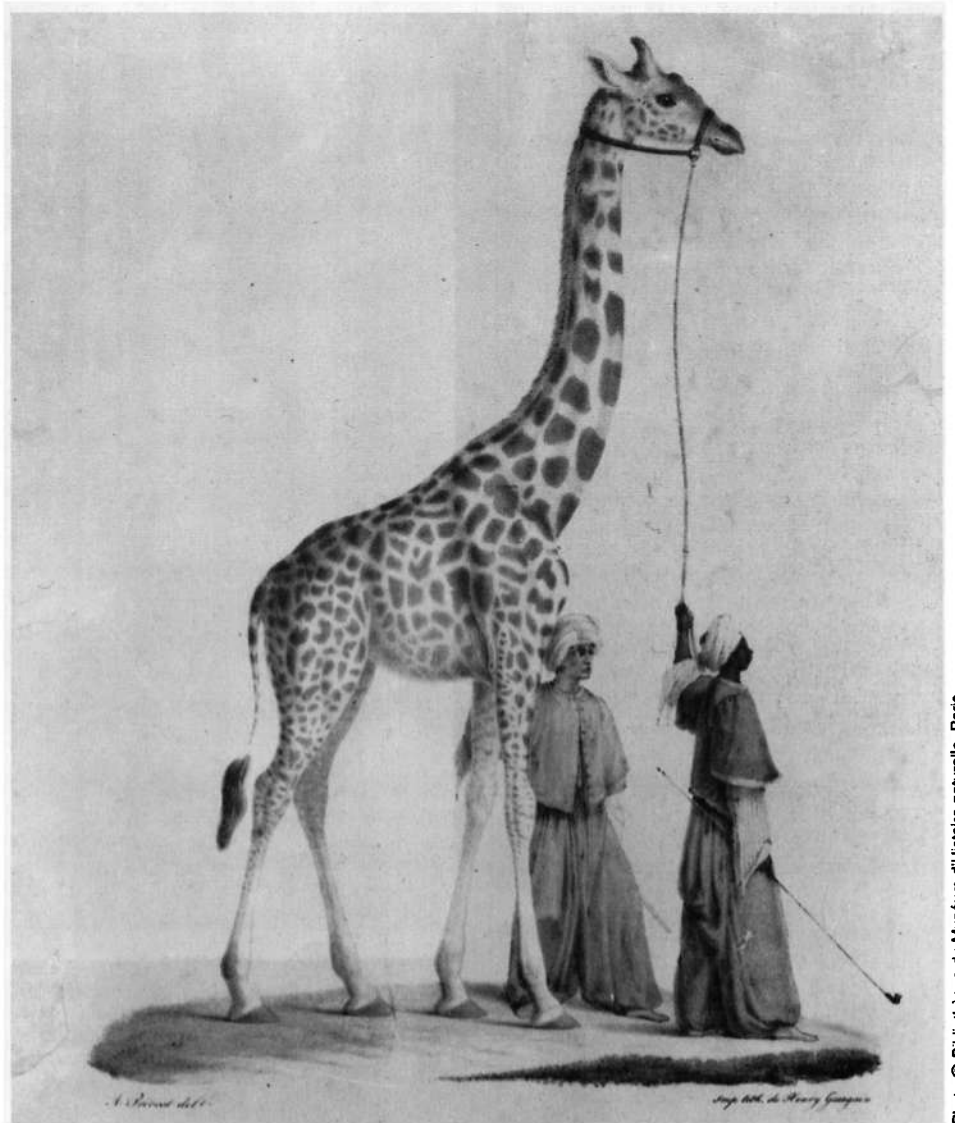
Méhémet Ali accepta volontiers, mais, prévenu par le mystérieux téléphone arabe du corps diplomatique, le consul de Grande-Bretagne formulait presque en même temps la même demande, et pour le même motif. Les relations entre l'Égypte et la Grande-Bretagne étaient en effet détestables et Méhémet Ali, peu de temps auparavant, avait cru devoir faire décapiter quelques citoyens britanniques et exposer leurs têtes sur les remparts du Caire, ce que la cour de Saint-James avait peu apprécié.

Comprenant tout l'intérêt de la double proposition, le vice-roi, tel Salomon, décida de donner à chaque pays une des deux girafes, que les consuls tiraient au sort. Quelques jours plus tard, Drovetti écrivait triomphalement à son ministre, le solennel baron de Damas :

« Je suis heureux de faire savoir à votre Excellence que le sort nous a été favorable. Notre girafe est en effet solide et vigoureuse, celle qui est échue au roi d'Angleterre est malade et ne vivra pas longtemps. »

En effet, la girafe anglaise mourra quelques mois plus tard : ce n'était pas la revanche de Waterloo, mais tout de même...

Il fallait maintenant expédier l'animal vers la France. Drovetti prépara minutieusement le voyage et trouva en Alexandrie un brigantin sarde, *I due fratelli*, les deux frères, dont le patron s'engageait à traiter l'animal comme sa propre fille. Et comme la hauteur de l'entrepont n'était pas suffisante, on perça tout bonnement un trou dans le pont du navire : la girafe, installée à fond de



Cette gravure d'époque représente la première girafe qui ait été amenée vivante en France. Elle fut envoyée en présent au roi Charles X par le Pacha d'Égypte. L'animal, âgé de deux ans et demi et d'une taille de « douze pieds », fut dessiné au « Jardin du Roi » (l'actuel Jardin des Plantes à Paris) en juillet 1827, peu de temps après son arrivée dans la capitale.

cale, passerait sa tête à l'extérieur, l'orifice étant garni de paille pour la protéger des cahots du roulis. Par-dessus, un prélat la préserverait de la pluie.

Mais comment nourrir cet animal qui absorbait vingt-cinq litres de lait par jour ? Drovetti décida d'embarquer trois vaches nourricières et, pour faire bon poids, ajouta à la cargaison deux antilopes, un valet d'écurie chargé de la traite et trois Soudanais, afin que la girafe restât au milieu de ses compatriotes. Enfin, pour que toutes les chances soient du bon côté, on accrocha au cou de l'animal un parchemin portant des versets du Coran censés le protéger contre tous les maléfices. Et Drovetti ne manqua pas d'écrire à son collègue Bottu, agent des

Affaires étrangères à Marseille, pour lui donner tous conseils sur l'hébergement à prévoir pour la girafe, et son alimentation.

Et l'on mit à la voile. Le 13 octobre 1826, le bateau jeta l'ancre dans le port de Marseille, sans autre incident qu'une vache atteinte de mal de mer. Passagers de toute nature furent naturellement mis en quarantaine, dans le lazaret situé en bordure du port, ce qui donna le temps au préfet des Bouches-du-Rhône, M. de Villeneuve-Bargemon, de préparer l'accueil à réserver au cadeau du roi.

C'était bien la première fois qu'un membre du corps préfectoral se voyait chargé d'une pareille mission, à laquelle il se consacra avec conscience et même enthousiasme. Une telle immigrante de marque ne pouvait que loger à la Préfecture, et on lui installa dans la cour de l'hôtel un enclos et une baraque, de la hauteur nécessaire, chauffée et communiquant avec les deux niveaux du bâtiment. La girafe y passerait l'hiver, son transfert à Paris ne pouvant être effectué qu'à la belle saison. Le préfet ne manqua pas de rendre compte au ministre de l'Intérieur, lui exposant

En 1984, le Musée de l'Île de France a organisé sur ce thème, dans l'orangerie du château de Sceaux, une grande exposition. Une girafe pour le roi, qui a attiré plusieurs dizaines de milliers de visiteurs. Gabriel Dardaü, qui a beaucoup contribué à la préparation de cette exposition en a repris le titre pour le livre qu'il a écrit sur cette histoire (éditions Dumarchez-Naoum, Creil, France, 1985).

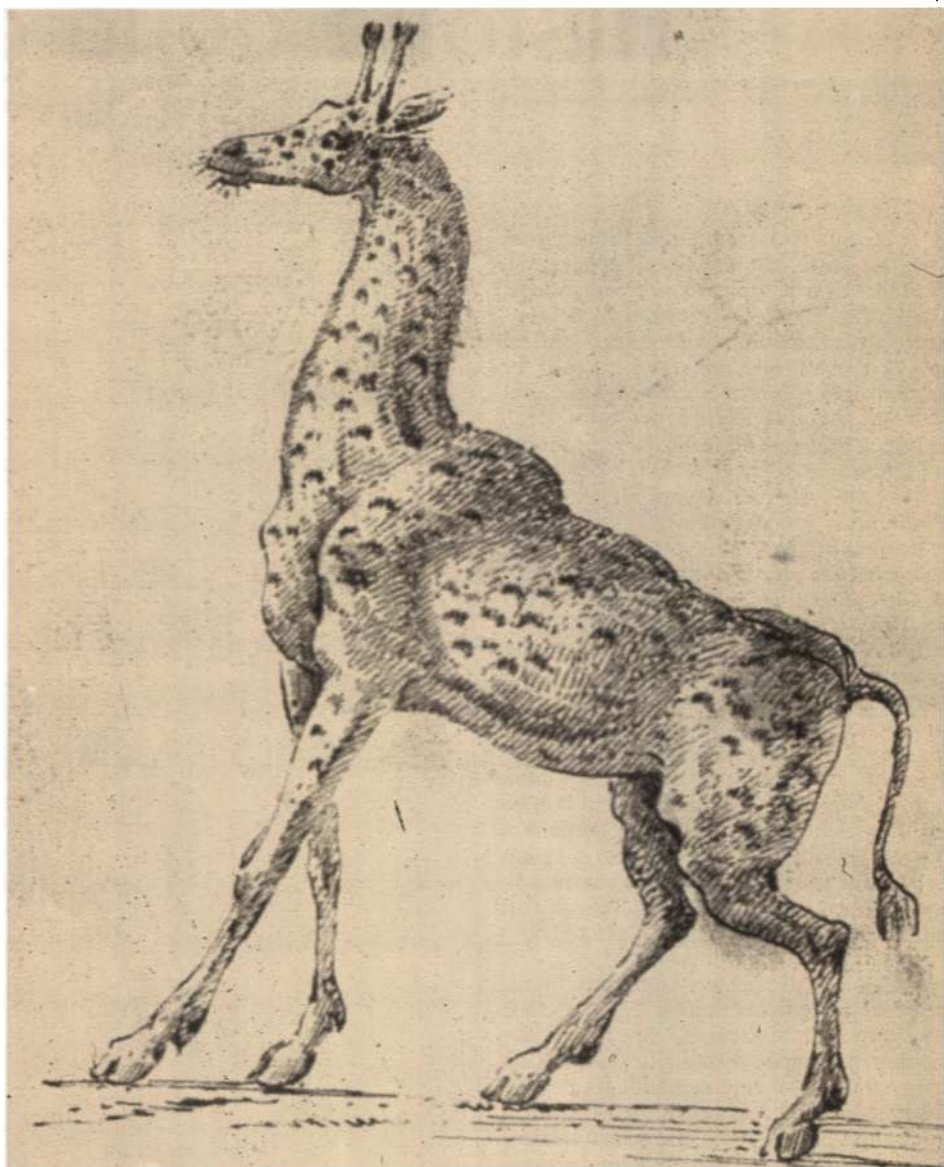
► toutes les dispositions prises... et posant la question du remboursement de ces frais, non prévus au budget administratif.

De peur que son passage ne provoquât une émeute, c'est évidemment de nuit que, le 14 novembre, l'animal des Tropiques fut transféré du lazaret à la Préfecture. Sept mois durant, M. de Villeneuve-Bargemon veilla avec tendresse sur sa pensionnaire que, lyrique, il nomme dans sa correspondance administrative « ma pupille », ou « cette belle enfant des Tropiques ». De son côté, son épouse donnait des raouts, comme on disait alors, pour montrer l'animal à la bonne société provençale, tandis que les académiciens de Marseille se relayaient jour et nuit auprès de la bête, notant tous les détails de son comportement et s'étonnant fort de son silence, pour découvrir ensuite que cette bête au long cou ne possède pas de cordes vocales. En même temps, pour maintenir l'animal en forme, le préfet décida de la faire promener, ce qui constitua une attraction de choix pour les Marseillais. Tous les jours, précédée de gendarmes à cheval sabre au clair, la girafe arpentait calmement les rues de la ville, pour la plus grande joie des habitants, et la plus grande terreur des chevaux, qui se cabraient ou s'emballaient, sans considération pour les calèches qu'ils tiraient.

Mais le roi aurait bien voulu recevoir « sa » girafe et, le printemps survenant, se posait la question du transfert. Comment faire voyager l'animal de Marseille à Paris ? Par mer, en contournant l'Espagne et en remontant la Seine, voyage aussi long que celui qui lui avait fait traverser la Méditerranée ? Par navigation intérieure, sur le Rhône, la Saône et la Seine ? Un sieur Polito, « propriétaire de ménageries ambulantes », proposait d'assurer le transfert, mais l'administration n'avait guère confiance. Finalement, comme la girafe avait pris l'habitude de la marche, il fut décidé d'envoyer l'animal à Paris... à pied, par petites étapes. Et comme il fallait un homme d'expérience pour diriger le convoi, on proposa la chose à l'illustre savant Geoffroy Saint-Hilaire, célèbre pour sa théorie du « balancement des organes » et surtout, ancien de l'expédition d'Égypte : c'était peut-être le seul homme en France à avoir approché une girafe.

Geoffroy Saint-Hilaire avait cinquante ans, souffrait de rhumatismes et d'autres inconvénients, mais, saisi, comme trente ans auparavant à l'appel de Bonaparte, par le démon de l'aventure, il accepta d'enthousiasme. « Il se jeta avec un léger bagage dans la diligence et fit en six jours et demi la longue route qu'il allait en sens inverse reprendre avec la girafe », écrit Gabriel Dardauid dans *Une girafe pour le roi* (1985). A la séance du 10 mai 1827 de l'Académie de Marseille, un des membres, Jauffret, annonça solennellement l'arrivée de son éminent collègue et en profita pour lire trois fables de sa composition sur la girafe.

On prépara le voyage et ses étapes, avec un soin minutieux. La caravane comprendrait la girafe, les vaches, une des antilopes — l'autre était morte à Marseille —, deux mouflons, le valet trayeur, les Soudanais, un interprète, une voiture transportant fourrage, graines, impedimenta variés, le tout commandé par le savant, chef d'expédition. Et pour que la girafe ne souffrit pas des pluies de printemps, on lui fit faire sur mesures, en « toile cirée doublée », un imperméable à capuchon, en deux parties,



Deux jours avant l'arrivée à Paris de la girafe de Charles X, Georges Cuvier (1769-1832), le naturaliste français, fit ce dessin d'une girafe pendant une séance du Conseil d'Etat. N'ayant encore jamais vu cet animal vivant, il s'est inspiré des représentations anciennes de girafe pour cette image assez éloignée de la réalité.

La vogue que connut la girafe en France suscita la création d'une foule d'objets présentant son profil caractéristique. Ainsi, le claviharpe, un instrument de musique inventé en 1819, fut-il rebaptisé « piano-girafe » après l'arrivée à Paris de l'animal au long cou.



frappé des armes du roi de France et du pacha d'Égypte. Villeneuve-Bargemon avait prévu une escorte de gendarmerie montée, et il ne manqua pas d'écrire au maire des communes de sa circonscription traversées par le cortège pour leur donner toutes instructions, et à ses collègues des autres départements pour leur prodiguer les conseils que lui suggérait sa toute chaude expérience.

Le 20 mai 1827 à l'aube, le cortège s'ébranlait, Geoffroy Saint-Hilaire en tête. Ce dernier, dans les campagnes, allait reposer ses rhumatismes à côté du conducteur de la voiture, mais il était le plus souvent à côté de la bête, pour l'arrivée des étapes et la traversée des villes, revigoré par l'accueil enthousiaste des populations et des autorités locales.

Aix, Avignon, Orange, Montélimar, Vienne : à la moyenne honorable de vingt-sept kilomètres par jour, on arriva le 6 juin à Lyon, d'où Geoffroy Saint-Hilaire écrit à Villeneuve-Bargemon pour lui donner des nouvelles. Un incident avait ralenti le voyage : « La girafe avait pris un clou dans la membrane entre les sabots », elle semblait se lasser de la continuité de la marche, était un peu fatiguée, mais « très obéissante ». Un repos s'imposait. Pendant cinq jours, la girafe, logée place Bellecour, y dépouilla allègrement les tilleuls et ne dédaigna pas de déguster des friandises dans la main de quelques spectateurs.



La girafe telle qu'on peut la voir aujourd'hui, naturalisée, au Muséum d'Histoire naturelle de La Rochelle, en France.

Et puis, on reprit la route, traversant des foules de plus en plus nombreuses. « En 1827, écrit Gabriel Dardauid, il n'y avait pas moins d'une trentaine d'auberges, de boutiques ou de relais de poste qui, en souvenir de son passage, l'avaient adoptée pour enseigne », et aujourd'hui encore, on en rencontre parfois, par exemple à Château-Thierry ou à Maisse, dans le département de l'Essonne.

Dès qu'on fut à cinquante kilomètres de Paris, des excursions s'organisèrent pour aller à sa rencontre, en chars à bancs, en calèches, en tilburys, en bateau sur la Seine. Stendhal lui-même ne dédaigna pas d'aller ainsi faire le badaud, et l'on eut bien du mal, à la Cour, à empêcher la duchesse de Berry d'en faire autant. Quant au grand savant Georges Cuvier, au lieu de suivre les débats du Conseil d'Etat, dont il faisait partie, il dessinait sur son papier une girafe... d'après ce qu'il connaissait de cet animal, aboutissant à une représentation très fantaisiste.

Après 880 kilomètres de route, parcourus en grande partie à pied, en quarante-et-un jours, Geoffroy Saint-Hilaire, à la tête de sa caravane, arriva à Paris le 30 juin, moulu, rompu. Il installa la girafe dans son enclos

du Jardin des Plantes et avait à peine retrouvé chez lui, avec délices, son fauteuil et ses pantoufles, qu'il dut en rejallir : le roi, qui passait l'été au château de Saint-Cloud, voulait, dès le lendemain, voir « sa » girafe.

Ce fut, tout au long de la Seine, un bien beau cortège. La garnison de Paris jalonnait la route, des généraux emplumés caracolaient en tête, les professeurs du Muséum et les dignitaires de l'Université alignaient en queue leurs robes multicolores où l'épitoque d'hermine le disputait aux décorations, accompagnés des massiers des Facultés, portant le lourd insigne de leur fonction. Dans son habit de cérémonie, Geoffroy Saint-Hilaire, à côté de sa bête, fit ces derniers quinze kilomètres en souffrant le martyr.

A Saint-Cloud, devant l'orangerie qui avait vu Bonaparte prendre le pouvoir vingt-huit ans plus tôt — mais c'était un souvenir qu'il valait mieux ne pas rappeler sous la Restauration — on rangea dans l'ordre protocolaire tous les dignitaires chamarrés, autour de la girafe, en place d'honneur. Au bout de quelques minutes, devant les troupes présentant les armes, le roi arriva, ceint du cordon bleu, ayant, comme toujours, infiniment d'allure. Il était suivi de son fils le duc d'Angoulême, héritier du

trône, se dandinant et se grattant les fesses à son habitude, de sa femme la duchesse, grande haridelle mal fagotée, à l'air désagréable, et de la petite duchesse de Berry, gracieuse, élégante, tenant par la main les deux enfants royaux qui n'avaient d'yeux que pour cette étrange bête qui les regardait sans émoi. Le roi, comme de coutume, fut aimable, attentionné, envers le savant, qu'il félicita et questionna longuement, et envers la girafe, à laquelle il fit l'honneur d'offrir des pétales de rose dans sa royale main.

« L'audience finie, dit Gabriel Dardauid, Geoffroy Saint-Hilaire se jette dans une voiture et file à l'hôpital. La girafe regagne sans lui le Jardin des Plantes, repassant le long du chemin entre deux haies de spectateurs difficilement contenus par la garnison en armes. »

Et cette arrivée engendra un nombre incalculable d'objets « à la girafe », que les colporteurs répandirent dans toutes les provinces de France. Céramiques d'abord : les Islettes, Waly, Nevers, Le Havre, Montreuil produisirent des plats, des assiettes, des plats à barbe où l'animal, plus ou moins schématisé, présentait son profil caractéristique. Mais l'on vit également la girafe sur des toiles imprimées, des images populaires, des fers à repasser, des bassinoires, des encriers, des éventails, des tabatières, des almanachs et publications de tout genre. Les femmes se coiffèrent « à la girafe » et le clavichord, instrument de musique inventé en 1819, fut rebaptisé « piano-girafe ».

La bête fut installée dans la grande serre du Jardin des Plantes puis, en octobre 1827, prit possession de « l'appartement » qu'on lui avait installé dans la rotonde : une pièce pour elle, capitonnée de paille, chauffée par un poêle... et par les vaches et autres animaux qui maintenaient, l'hiver, les quinze degrés nécessaires à la santé de l'Africaine; et, en hauteur, une chambre pour son seigneur égyptien, qui dormait ainsi près de la tête de l'animal.

De juillet à décembre 1827, 600 000 Parisiens vinrent rendre visite à la girafe au Jardin des Plantes, qui fit des affaires d'or, le franc étant alors de cette monnaie. La curiosité se ralentit l'année suivante, mais l'animal resta la vedette du Jardin, dans lequel on la promenait quand le temps le permettait. Vers 1835, on envisagea de la marier, mais le mâle qu'on lui destinait ne quitta jamais l'Italie. Elle vieillit paisiblement, survivant à Charles X et à Geoffroy Saint-Hilaire, et mourut au début de 1845, dans sa vingt-et-unième année. On la naturalisa, et sa silhouette immobile orna longtemps les galeries de zoologie du Muséum, jusqu'au jour, entre les deux dernières guerres, où le conservateur du muséum de la Rochelle réussit à se la faire attribuer. Ainsi, née près des sources du Nil, la girafe avait traversé une partie de l'Afrique, la Méditerranée et la France, pour venir, dix-huit ans, distraire les Parisiens, avant de repartir vers les bords de l'Océan, où elle goûte une sorte d'éternité. ■

GEORGES POISSON est depuis trente ans le Conservateur en chef du Musée de l'Île-de-France. Spécialiste de l'histoire de l'architecture, il a enseigné cette matière dans divers établissements d'enseignement supérieur. Il a publié une quarantaine d'ouvrages historiques sur l'architecture de Paris et de ses environs, dont plusieurs ont été couronnés par l'Académie française ou l'Académie des Beaux-Arts.



Dessin © Ricardo Carpani, Buenos Aires

« Le tango, cette rafale, cet agile démon, à nos vies affairées lance son défi. Nous durons moins que la légère mélodie : l'homme est fait de poussière et de temps le tango est temps pur. »

Jorge Luis Borges
Le tango

Le tango, enfant des faubourgs

par Luis Bocaz

A ses nombreuses énigmes, le tango ajoute celle d'être le fruit d'un métissage culturel. Pour élucider le mystère de ses origines, les historiens ont dû se pencher sur les séquelles de l'esclavage dans l'une des provinces de l'ancien empire espagnol. Vicente Rossi, par exemple, situe sa naissance au sein des communautés africaines de Montevideo, une opinion qui n'est pas toujours partagée sur la rive occidentale de l'estuaire du Río de la Plata. Mis à part d'inévitables querelles de paternité, nul ne conteste l'intervention du *candomblé* dans la conception du tango, ni le rôle qu'ont joué dans son développement les capitales du Río de la Plata, Buenos Aires et Montevideo. Et même si la débordante

agglomération argentine a fini par s'arroger le surnom de « ville du tango », c'est dans les deux ports à la fois — la *cumparsita*, un des tangos les plus connus, n'est-il pas uruguayen ? — que l'héritage afro-métis, uni à d'autres facteurs locaux et européens, engendra, en quelques dizaines d'années, un des produits culturels les plus originaux d'Amérique.

Son nom ? Dans les nombreuses pages qu'il consacre à la question, Jorge Luis Borges tourne en dérision ceux qui s'efforcent de trouver son étymologie dans un verbe de souche latine. L'ironie de cet écrivain éminent s'explique par la modestie de l'habitat originel, le faubourg, et par les indéniables relations de la créature avec des

établissements de réputation douteuse. A Buenos Aires, l'extension de la banlieue fut le résultat d'une croissance urbaine explosive. En 1880, date où elle devint capitale fédérale et où furent activés les travaux d'aménagement portuaire, la modeste cité coloniale, fondée à deux reprises au 16^e siècle, avait déjà absorbé plusieurs vagues successives d'immigrants, venus avec leurs rêves et leur solitude. Ainsi naquit sur ces rivages une sorte de vie de frontière : quartiers alluviaux, comme l'étaient, sur la côte du Pacifique, le San Francisco de la ruée vers l'or, ou le Valparaíso nostalgique des voiliers de la fin du siècle. Dans cette zone urbaine trouble, des hommes solitaires se disputaient fortunes et amours éphémères.

Il est dès lors aisé de concevoir que cette parcelle d'humanité ait pu trouver dans le rythme syncopé du tango un moyen d'esquiver la solitude peuplée des faubourgs.

Il reste de cette période héroïque l'image stéréotypée du couple original : elle, en robe moulante à la jupe fendue, une touche évidente d'agressivité érotique; lui, perché sur de hauts talons et coiffé d'un chapeau à bord étroit. Revues et spectacles perpétuent, jusqu'à nos jours, cette estampe monotone d'une époque révolue.

Il est certain, en revanche, que durant la dernière décennie du 19^e siècle, la musique qui servit de toile de fond au tango connut les honneurs de la partition et qu'une pléiade de compositeurs, à l'aube du 20^e siècle, la conduisit des faubourgs au centre de la ville. Ainsi, lorsque la République célébra son centenaire, l'accompagnement instrumental avait déjà acquis sa physionomie définitive. La flûte et la guitare en avaient été délogées. La formation qui prendra désormais le nom d'« orchestre typique » est composée d'un piano, de violons, d'une contrebasse et d'un instrument peu connu : le bandonéon. Venu d'Europe centrale, cet accordéon immigré finit par s'identifier au tango jusqu'à se confondre avec lui. Comment expliquer la présence privilégiée dans un art populaire d'un instrument dont les musicologues s'accordent à souligner la difficulté ? Il n'y a pas de réponse convaincante, sinon que depuis le légendaire Ramos Mejia jusqu'à Astor Piazzolla, notre contemporain, la liste fournie de ses interprètes rassemble des noms aussi prestigieux dans les annales du tango que ceux de Eduardo Arolas et Aníbal Troilo.

L'ascension de cet enfant des faubourgs, porté par une extraordinaire créativité populaire, est irrésistible. Avant la Première Guerre mondiale, Paris — ville du tango pour certains chroniqueurs — lui a ouvert les portes de l'Europe. De Londres à Moscou, les grandes capitales se laissent séduire par ce mystérieux personnage. C'est un triomphe qui annonce celui du jazz, autre métis des cités alluviales d'Amérique. La frénésie du tango envahit les salons et les stations balnéaires dans le vent. Les manuels d'apprentissage se multiplient et une nuance de couleur orange prend le nom de « tango ». Une gravure de l'*Illustration* de février 1914 montre le Souverain Pontife songeur devant les évolutions d'un couple de danseurs. Le Saint-Siège s'est vu dans l'obligation de donner son avis, car des voix se sont élevées pour contester la moralité de cet étranger venu d'Amérique latine. Leur inquiétude est justifiée. Certaines plaintes émanent de milieux argentins. Le poète Leopoldo Lugones l'appelle ce « reptile de lupanar » et plus d'un diplomate voit d'un mauvais œil le succès déconcertant de ce compatriote de basse extraction.

Un homme aux origines obscures et à la voix prodigieuse va contribuer de façon décisive à la gloire de cet ambassadeur populaire. Il s'appelle Carlos Gardel. Il vient au tango quand cette musique a déjà conquis une renommée mondiale. Mais son talent incontestable, joint à la faveur des médias, fit de lui un personnage légendaire, de l'obscurité qui entourait, durant des années, les circonstances de sa naissance, à l'accident à l'aéroport de Medellín qui lui coûta la vie. De ce mythe, plus d'une localité revendique l'honneur d'avoir été le berceau. Après sa mort, en 1935, on divulgua

des versions contradictoires des faits. Tacuarembó, en Uruguay, fut officiellement désigné comme son lieu de naissance. De leur côté, ses admirateurs argentins reconstituaient l'enfance de leur idole dans le quartier du marché de Buenos Aires et exhibaient un testament olographe qui le faisait naître à Toulouse, en France.

La publication de l'acte de naissance de Charles Romuald Gardès, de sexe masculin, né à la maternité de l'hôpital de la Grave, à Toulouse, le 11 décembre 1890 à deux heures du matin, régla définitivement la question. Le chanteur se trouvait être le fils illégitime et de père inconnu d'une ouvrière blanchisseuse, Berthe Gardès, qui émigra au Río de la Plata, avec son enfant de deux ans, comme le firent d'autres Français du Midi. De plus, à l'occasion du 50^e anniversaire de la disparition de Carlos Gardel, la ville de Toulouse lui rendit un émouvant hommage par le truchement de ses organismes culturels. Les manifestations prévues à cette occasion, qui durèrent plusieurs semaines, comprenaient l'inauguration d'un monument, des expositions publiques et la tenue d'un premier Congrès scientifique sur le tango, convoqué par l'université de Toulouse, centre prestigieux d'études hispaniques et latino-américaines, auquel participèrent des spécialistes d'Amérique latine, d'Europe et des États-Unis.

Les années 1970 furent, pour le tango, celles du retour sur la scène européenne en tant que musique vocale et instrumentale. Renouveau prévisible, malgré une éclipse plus ou moins longue, si l'on tient compte de l'admiration que ne cessèrent de lui

vouer les villes latino-américaines et même, ce qui est plus inattendu, un pays comme le Japon où, aux enregistrements qui inondent le marché s'ajoutent des « orchestres typiques », des collectionneurs et des revues spécialisées. Pourtant, observent certains, alors que Cuba organise des festivals de tango, qu'Amsterdam et Paris se passionnent pour la rigueur classique d'Osvaldo Plugiese, pour les audaces formelles de Piazzolla ou pour la belle voix de Susana Rinaldi, les villes dont le tango est originaire semblent paradoxalement s'en désintéresser entre 1930 et 1950. Les grands orchestres et les solistes ont vu se tarir une à une leurs sources d'activités, en partie à cause d'une évolution du goût du public, moins enclin à donner sa faveur à cet art.

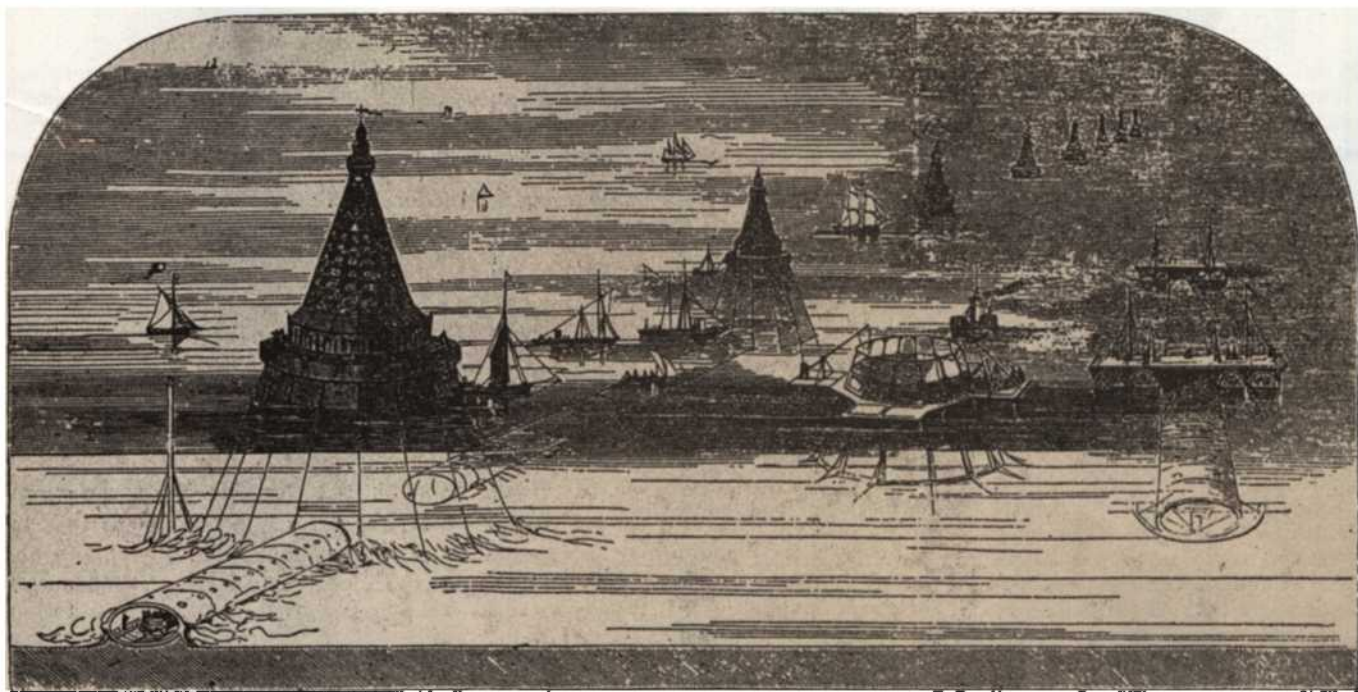
On peut en déduire à juste titre que, après le code de référence de Julio Caro, dans les années 1920, les structures d'accueil du tango ont changé en même temps les sociétés d'origine et les sensibilités qui l'avaient adopté. Peut-être est-ce pour cela que, la confrontation entre tenants de la tradition et partisans de la modernité étant dépassée, les créateurs et les interprètes s'accordent à reconnaître son caractère évolutif. Ainsi, des œuvres essentielles comme *Recuerdo* (1924) de Plugiese ou *Adiós Nonino* (1959) de Piazzolla ont valeur, chacune en son temps, de modèles novateurs grâce auxquels le tango participe des courants artistiques qui animent la peinture, la poésie, ou le cinéma contemporain.

En ces premiers mois de 1986, l'enthousiasme que suscitent à New York les représentations de tango est un fait digne d'attention. Viendra-t-elle de là, l'impulsion décisive qui ramènera sur le devant de la scène internationale, glorieux et majestueux, ce complexe personnage latino-américain ? ■

Avec l'urbanisation de la culture populaire à la fin du 19^e siècle et au début du 20^e, le tango apparaît dans les épiceries-buvettes des faubourgs des villes du Río de la Plata, dans les maisons dites de « mauvaise vie », les quartiers proches des abattoirs et les quartiers pauvres, comme celles-ci, photographiées à Buenos Aires au début du siècle.

LUIS BOCAZ, du Chili, est un spécialiste de la littérature et de la culture latino-américaines. Maître de conférences à la Sorbonne, il dirige le séminaire « Production culturelle et société en Amérique latine » à l'Institut des hautes études de l'Amérique latine à Paris. Entre autres activités, il a collaboré en qualité de consultant avec le secteur de la culture à l'Unesco.

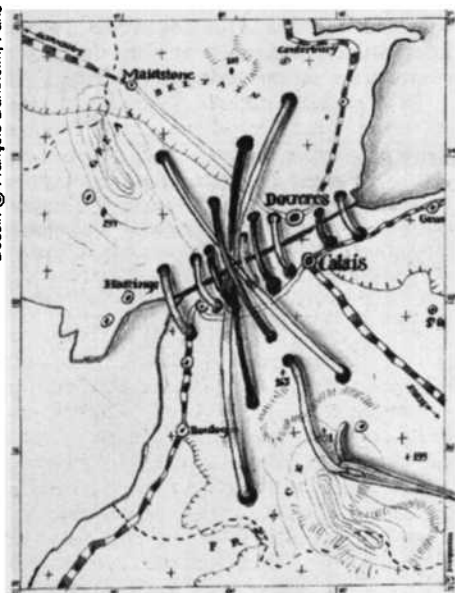




Le tunnel sous la Manche

par John Ardagh

Dessin © François Durkheim, Paris



LE tunnel sous la Manche, un rêve presque bicentenaire, est sur le point de devenir réalité. Il y a là de quoi se réjouir, surtout pour ceux qui s'intéressent à l'avenir de l'Europe, car par toutes sortes de biais — économiques, touristiques, politiques, psychologiques même —, ce tunnel servira à renforcer les liens de la Grande-Bretagne avec le Continent, et plus particulièrement avec la France. Il ouvrira une brèche dans l'insularité séculaire du Royaume-Uni. Eh oui, nous cesserons d'être des insulaires !

Le feu vert fut donné conjointement par le Président François Mitterrand et le Premier ministre Margaret Thatcher au cours d'une cérémonie qui eut lieu à Lille le 21 janvier dernier. Parmi plusieurs projets concurrents, celui qui fut choisi prévoit la

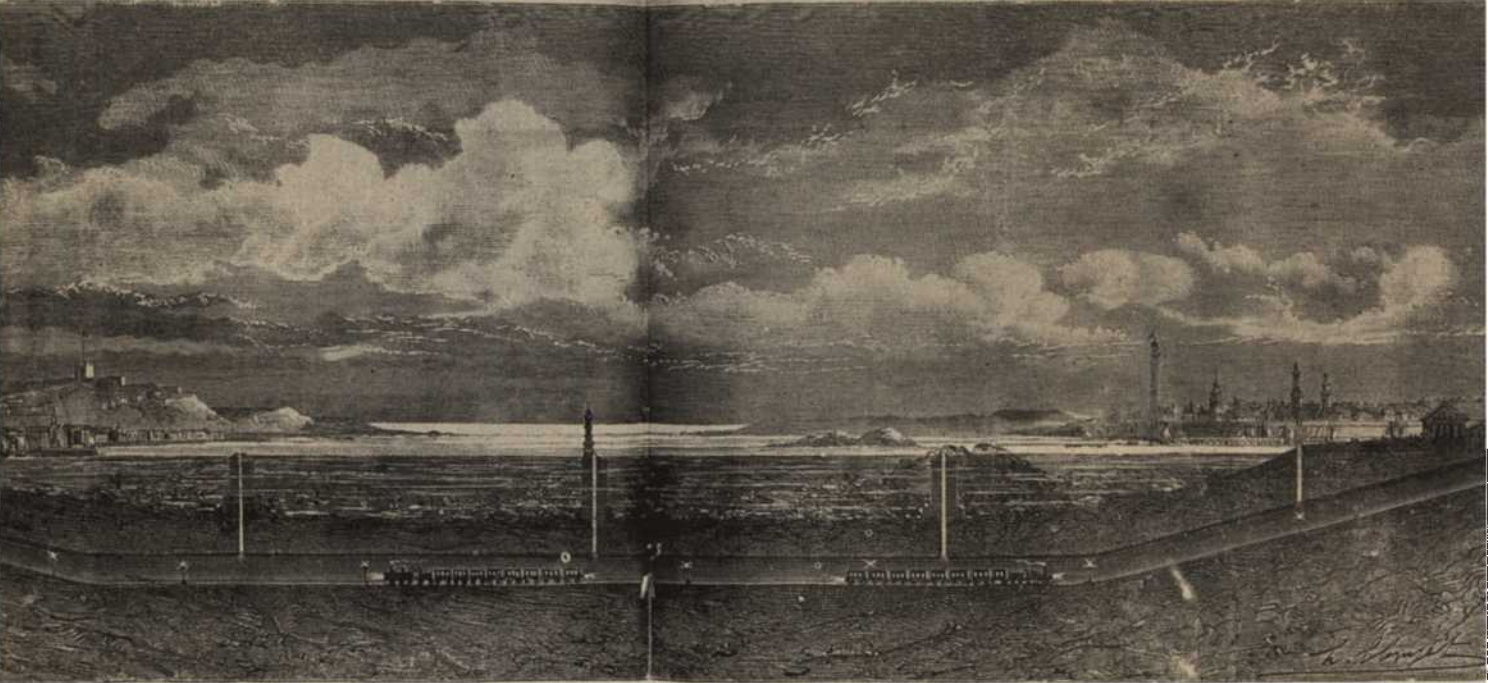
construction d'un double tunnel ferroviaire. Ce projet avait la faveur des Français, dont les liaisons ferroviaires rapides sont le point fort. Les Britanniques auraient préféré quant à eux une double voie ferroviaire et routière, mais la formule était trop coûteuse. Il a été cependant convenu qu'une voie routière pourrait être ajoutée au tunnel après l'an 2000. En attendant, si les deux parlements ratifient le projet, on pourra commencer dès l'an prochain à creuser un tunnel de 51 km entre un point proche de Folkestone, dans le Kent, et un point voisin de Calais. Les banques britanniques et françaises financent la majeure partie d'un budget d'au moins 2,3 milliards de livres sterling.

A son inauguration, en 1993, le tunnel aura une capacité de 30 millions de passa-

Ci-contre, le projet « Europont » : un pont suspendu au-dessus de la Manche long de 35 km, avec des portées de 5 000 m. A l'intérieur d'une structure en béton est prévue une autoroute à douze voies sur deux niveaux. A droite, coupe du projet France-Manche qui a été adopté par les gouvernements français et britannique en janvier 1986. Deux tunnels de 7,3 m de diamètre situés à 40 m de profondeur sous le fond de la mer permettent le passage, l'un des trains de voyageurs et l'autre d'une navette ferroviaire qui transportera tous les types de véhicules avec leurs passagers. Entre les deux s'intercale une galerie de service de 4,5 m de diamètre.



Dessin © Europont, Paris



Photos © Roger-Viollet, Paris

Deux conceptions du tunnel de la Manche au 19^e siècle. A gauche, «Chemin de fer sous-marin entre la France et l'Angleterre», projet de Hector Moreau (1851). Ci-dessus, plan d'un tunnel reliant Calais à Douvres conçu par l'ingénieur français Thomé de Gamond en 1875. La fumée des locomotives devait être évacuée par des cheminées de ventilation dont l'une, au milieu de la Manche, est surmontée d'un phare.

commencèrent à creuser. Mais le gouvernement britannique, nourrissant quelques craintes pour sa défense nationale, fit interrompre les travaux. Il fallut attendre 1950 pour que le projet resurgît de nouveau; après maintes discussions, de nouveaux travaux furent entamés en 1974. Là encore, le gouvernement britannique annula le projet, cette fois pour des raisons financières.

Tout au long de cette période, les Français ont manifesté beaucoup plus d'enthousiasme pour le projet que les Britanniques, ce qui semble paradoxal, car la France possède déjà plusieurs frontières terrestres alors que le tunnel offre à la Grande-Bretagne un premier accès, d'autant plus appréciable qu'il est direct, au Continent. Mais les Britanniques étaient retenus par leur profonde insularité, et notamment par la crainte d'une invasion qui pourrait emprunter le chemin du tunnel. Heureusement, tout cela est aujourd'hui dépassé. Les milieux politiques et d'affaires britanniques se montrent maintenant tout aussi favorables au projet que les Français.

Certes, l'opinion britannique demeure sceptique. Certains n'ont pas manqué d'observer que la navette ferroviaire qui transporterait les véhicules de tourisme n'ira guère plus vite que les hydroglisseurs (qui font la traversée en 35 minutes) et ne gagne-

ra que 40 minutes sur les ferry-boats en service actuellement. Ceux-là se demandent si le trafic dans le tunnel sera suffisant pour en amortir l'énorme coût. Les habitants de la région de Douvres et de Folkestone sont inquiets pour leur environnement, et craignent la perte des emplois qu'offrent les services de ferry-boats. Nombreux sont les experts qui calculent que le tunnel sera économiquement plus avantageux pour la France que pour le Royaume-Uni, dans la mesure où les nouvelles industries qui naîtront du tunnel risquent d'être moins attirées par le Kent florissant que par la région en crise du Nord-Pas de Calais, moins chère et plus centrale.

Néanmoins, ceux qui prennent du recul et voient plus loin, considèrent que ces éventuels inconvénients seront largement compensés par les retombées favorables que pourrait avoir le tunnel pour la Grande-Bretagne. Les passagers qui l'emprunteront gagneront une heure sur le trajet en avion, de centre-ville à centre-ville, et s'épargneront les pénibles attentes dans les aéroports. Par ailleurs, les tarifs de transport seront moins élevés. Il est donc probable que les voyages de tourisme et d'affaire, notamment les séjours journaliers, augmenteront considérablement entre Londres et Paris, et Londres et Bruxelles. Le tunnel contribuera également à susciter de nouvelles entreprises d'exportation ferroviaires ou routières et fera du Kent et du Pas de Calais l'un des grands centres d'échanges de la Communauté économique européenne, où foisonneront les industries modernes.

Et surtout, comme l'a déclaré Mme Thatcher, l'opération du tunnel symbolise l'attachement du Royaume-Uni à l'Europe et l'étroitesse de ses liens avec la France. Je crois pour ma part qu'en favorisant les échanges entre les deux peuples, elle les aidera à mieux se comprendre, car c'est l'ignorance qui nourrit les préjugés et le chauvinisme. ■

JOHN ARDAGH, journaliste britannique, est l'auteur de plusieurs études sur la vie en France, dont *The new France* (La nouvelle France, 1970-1977) et *France in the 1980s* (La France des années 1980). Il reçut en 1983 le prix Enid McLeod, qui couronne les œuvres renforçant l'entente franco-britannique.

gers par an. Des trains rapides assureront la liaison entre Londres et Paris (distantes de quelque 450 km) en un peu plus de trois heures, et entre Londres et Bruxelles en moins de temps encore. Une navette ferroviaire, avec un départ toutes les trois minutes aux heures de pointe, transportera des camions de fret et des voitures particulières d'un bout à l'autre du tunnel.

Ce fut un ingénieur français qui avança le premier, en 1802, l'idée d'un tunnel sous la Manche. Napoléon, qui projetait d'envahir l'Angleterre, s'y intéressa. L'idée fut reprise en 1880, et des sociétés privées

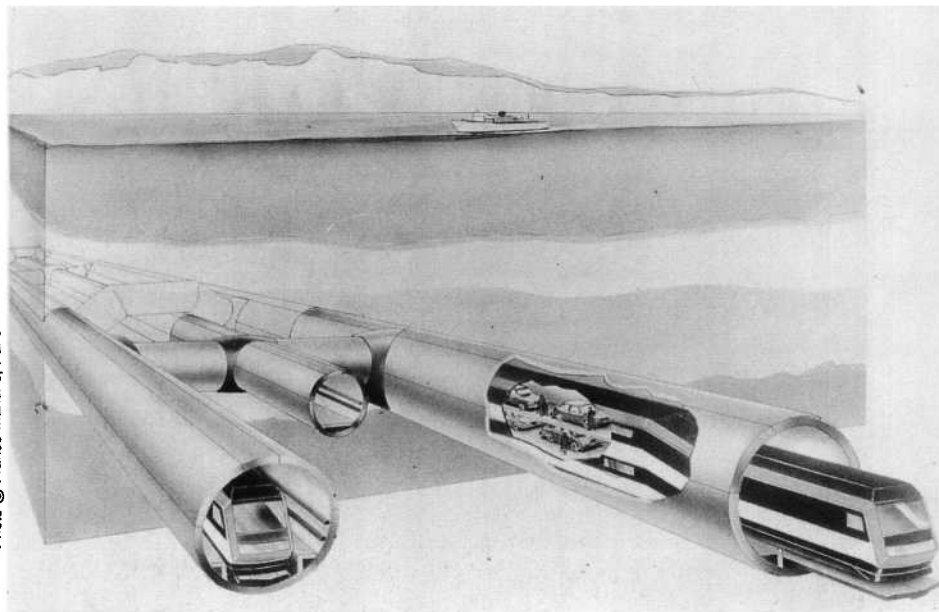


Photo © France-Manche, Paris

Elle et l'autre

Le rapport des sexes en Occident

par Elisabeth Badinter

SI l'on sait depuis longtemps que la définition et la distinction des sexes président à l'organisation d'une société donnée, on s'aperçoit depuis peu que l'identité de l'un et l'autre n'est pas si facile à cerner, que les définitions évoluent en fonction des différents types de cultures, des découvertes scientifiques et des révolutions idéologiques. Pas plus que le social, le biologique n'est tenu pour immuable. En cette fin de siècle, les progrès considérables de la biologie et de la génétique remettent radicalement en cause les rôles, les fonctions et la spécificité de chaque sexe, que l'on pensait pourtant « indiscutables » il y a à peine vingt ans.

On peut dire qu'à peu de choses près, la définition des sexes et de leurs fonctions respectives n'a guère changé en Occident du début du 19^e siècle aux années 1960. La distinction des rôles érigée parfois en dualisme radical nettement hiérarchisé perdura toute cette période en se prévalant de la caution de la nature, de la religion et des habitudes déclarées millénaires. La femme faisait des enfants et s'occupait de son foyer. L'homme partait à la conquête du monde et veillait à la survie des siens : en subvenant à leurs besoins en temps de paix et en partant faire la guerre quand la nécessité l'imposait.

Tout l'ordre du monde reposait sur l'altérité des sexes. Toute interférence ou confusion des rôles faisait figure de menace contre l'ordre millénaire. Elle était ressentie comme un détournement de la nature, un dérèglement de la norme.

Les rôles sexuels étaient déterminés à partir des « lieux » propres à chacun. Le foyer était le domaine féminin par excellence. Le monde extérieur, à savoir l'atelier, l'usine, l'entreprise, appartenaient aux hommes. Ce partage sexuel du monde (le privé, le public) engendrait une stricte dichotomie des attitudes qui définissait l'identité de l'un et de l'autre. La femme enfermée chez elle « entretenait, soignait, conservait ». Pour ce faire, elle n'avait nul besoin d'audace, d'ambition, de dureté, de goût de la compétition. En revanche l'homme, en concurrence avec ses semblables, devait quotidiennement lutter pour sa survie et, de ce fait, développait des caractéristiques que l'on pensait naturelles à son sexe.

Aujourd'hui, beaucoup de femmes travaillent hors de chez elles, et leurs motivations ont beaucoup évolué. A côté des motivations économiques traditionnelles figu-

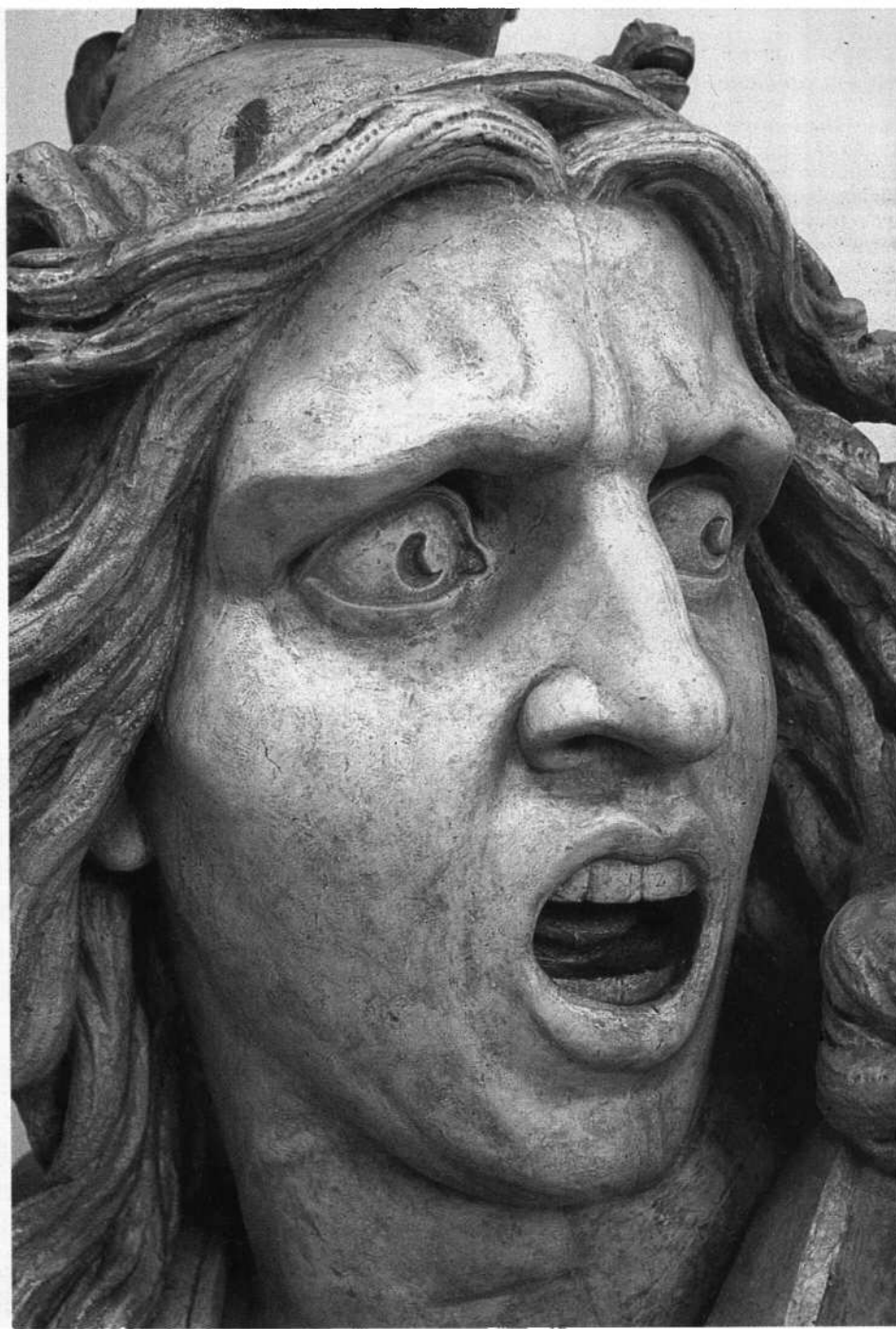
rent l'ambition et l'épanouissement personnel chez les plus favorisées, le recherche d'une vie sociale et la volonté de fuir la solitude du foyer chez d'autres. Mais chez toutes, l'activité professionnelle est liée au désir d'indépendance. Avant tout : ne pas être contraintes de vivre auprès d'un homme que l'on ne supporte plus et pouvoir retrouver sa liberté sans trop de dommage pour son niveau de vie.

Qu'on le veuille ou non, ces expériences communes modifient en profondeur le rapport des sexes et leur définition spécifique. Au profit, à coup sûr, d'une plus grande

égalité, mais aussi peut-être d'une certaine ressemblance fraternelle. A force de vivre les mêmes situations que l'autre, on apprend à réagir comme lui et s'il y perd de son mystère, il y gagne en compréhension.

Par ailleurs, la contraception a permis une prise de distance à l'égard de la maternité. Ni physiologiquement nécessaire, ni moralement obligatoire, la maternité n'est plus subie mais choisie. Elle devient donc contingente et volontaire; elle n'est plus laissée aux « hasards » de la nature.

La femme de la seconde moitié du 20^e siècle n'est plus strictement identifiable à la



«La passivité, la patience, (...) ne sont plus les caractéristiques essentielles de la gent féminine.» Ci-contre, détail du haut-relief Le Départ des volontaires de 1792, surnommé La Marseillaise, œuvre du sculpteur français François Rude (1784-1855), qui orne l'Arc de triomphe de l'Étoile, à Paris.

Le présent article est tiré d'un document présenté par Elisabeth Badinter sous le titre Le rapport des sexes : égalité, différence, altérité au Colloque international d'experts sur les rôles nouveaux de la femme et de l'homme dans la vie privée et publique, qui s'est tenu sous l'égide de l'Unesco à Athènes (Grèce) du 26 au 29 novembre 1985.

mère. Il est permis aux femmes — pour la première fois dans notre histoire — de trouver leur épanouissement ailleurs que dans la procréation. L'une des raisons de cette évolution est probablement liée à l'allongement de l'espérance de vie des femmes. Le temps de maternité active ne représente plus en moyenne que 15 ans de la vie d'une femme, une étape parmi d'autres de la vie féminine.

Ce changement d'attitude à l'égard de la maternité s'est accompagné d'une modification des stéréotypes concernant l'identité féminine, mais aussi de ceux qui définissaient il n'y a pas si longtemps encore l'identité masculine. La passivité, la patience, le dévouement, l'altruisme ne sont plus les caractéristiques essentielles de la gent féminine. D'une part, les femmes ne se reconnaissent plus dans ce descriptif sommaire qui occulte l'autre partie d'elles-mêmes, tout aussi vivace et que l'on croyait propre à la virilité : l'ambition, l'activité, l'égoïsme, l'indépendance. D'autre part, parce qu'elles n'ont pas cessé depuis 10 à 15 ans de faire pression sur leurs compagnons pour qu'ils partagent les joies et les devoirs « maternels », les hommes à leur tour montrent des vertus que l'on pensait féminines : tendresse, dévouement et attention au petit enfant... Il est vrai que les jeunes pères qui prennent soin de leur nourrisson dès la naissance acquièrent vite une « gestuelle » des attitudes, des préoccupations et des sentiments que l'on disait « naturels » aux femmes.

En réalité, et en très peu de temps, les caractéristiques propres à la paternité et à la maternité se confondent de plus en plus. La mère n'est plus seule à dispenser de l'amour, le père n'incarne plus exclusivement l'autorité, la loi et le monde extérieur. Tous ces rôles sont partagés entre les sexes et les attitudes varient davantage en fonction des tempéraments personnels qu'au regard de la différence sexuelle.

Si les femmes ne se définissent plus comme mères avant tout, elles ne se reconnaissent pas non plus comme les épouses de... Leur vie est constituée d'une alternance de célibat et de vie de couple. Si bien que l'autonomie l'emporte sur la complémentarité, et que les femmes sont amenées comme les hommes à se définir par rapport à elles-mêmes et non plus, comme jadis, par rapport à un autre. La relation duelle tou-

jours souhaitée par les hommes et les femmes recule néanmoins dans les faits au profit d'espaces de solitude.

Ce nouveau style de vie est propice à la manifestation de nouvelles caractéristiques psychologiques et sociales chez les deux sexes. Hommes et femmes sont amenés à extérioriser « l'autre partie » d'eux-mêmes que l'éducation de jadis se faisait un devoir de refouler. La bisexualité originaria est de retour, balayant sur son passage l'inégalité et la stricte complémentarité des sexes.

Un autre fait nouveau vient modifier un stéréotype millénaire, celui du mâle guer-

rier, une image à laquelle nous sommes confrontés aussi loin que nous remontions dans l'histoire. En effet, la menace d'un conflit nucléaire et planétaire annule dans nos projections imaginaires la spécificité guerrière des hommes. Nous nous voyons tous et toutes, à tort ou à raison, comme des victimes immédiates d'un tel conflit, privés du temps et des moyens de nous défendre individuellement. La représentation de la bombe atomique accentue encore plus l'idée de fatalité, de passivité et d'indistinction sexuelle. D'une part, les hommes seraient aussi passifs que les femmes. De l'autre



Pour Flora Tristan (1803-1844), féministe et socialiste française, qui se fit l'apôtre du féminisme dans *Pérégrinations d'une paria* (1838), le niveau de civilisation atteint par les diverses sociétés humaines est proportionnel à l'indépendance dont les femmes y bénéficient. Fille d'un noble péruvien et d'une Française, elle épousa le graveur et lithographe André Chazal et fut la grand-mère de Paul Gauguin (1848-1903).

► tre, ceux qui « appuieraient sur les boutons » pourraient être indifféremment de sexe féminin ou masculin.

A côté de cette représentation apocalyptique de la guerre, d'autres formes de la guerre moderne nous ont donné l'image de femmes, voire même d'enfants, les armes à la main. Image qui ne surprend plus et montre que la guerre n'est plus l'apanage des hommes, que l'action et la passivité n'appartiennent pas plus à un sexe qu'à l'autre.

Curieusement, l'identité masculine n'a pas suscité à ce jour autant de débats et de controverses que celle de leurs compagnes. Et pourtant, nous croyons pouvoir dire que c'est d'eux dont il va beaucoup être question dans le prochain demi-siècle.

Les femmes semblent avoir intériorisé l'altérité virile sans abandonner pour autant leur identité féminine traditionnelle. L'Occidentale du 20^e siècle est une véritable créature androgyne. A la fois virile et féminine, elle change de rôle et de fonction selon les moments de la journée ou les périodes de la vie. N'acceptant de renoncer à rien, elle négocie au mieux — et c'est loin

d'être toujours facile — entre ses désirs féminins et masculins. Successivement passives et actives, mères dévouées et ambitieuses égoïstes, tendres et agressives, patientes et autoritaires, les femmes actuelles ont brouillé la donne identitaire.

En cette période de bouleversement suscité par les femmes, la résistance des hommes, voire leur malaise, est une évidence. La mutation et les exigences nouvelles de leurs compagnes les forcent à remettre en question leur modèle traditionnel. Le fait que les femmes puissent faire tout ce qu'ils font, et qu'elles se soient emparées de leurs caractéristiques millénaires, est souvent vécu par eux comme une dépossession, une perte dont ils ne parviennent pas à faire leur deuil.

Coincés entre un ancien modèle dont les femmes ne veulent plus et un nouveau modèle qu'ils paraissent redouter, nombreux sont les hommes qui réagissent en fuyant les femmes et les responsabilités familiales.

Leur difficulté à intérioriser l'altérité féminine puis à l'extérioriser sans complexe vient du sentiment de menace qu'ils éprouvent pour leur virilité. Dilemme qui ne

«Parce que les femmes n'ont pas cessé depuis 10 à 15 ans de faire pression sur leurs compagnons pour qu'ils partagent les joies et les devoirs "maternels" (...) les jeunes pères, à leur tour, prennent soin de leur nourrisson dès la naissance et acquièrent vite une "gestuelle", des préoccupations et des sentiments que l'on disait "naturels" aux femmes.» Ci-dessous, Le rôle paternel des hommes, photo utilisée en Suède par le Service national de la sécurité sociale pour une campagne visant à allouer un « congé de paternité » aux pères d'enfants en bas âge.



Photo © Service national de la sécurité sociale suédoise/Wickman Publicity Bureau

Photo André Kertész, Manchester Collection © Musée de l'Elysée, Lausanne



«Curieusement, l'identité des hommes n'a pas suscité à ce jour autant de débats et de controverses que celle de leurs compagnes. Et pourtant, nous croyons pouvoir dire que c'est d'eux qu'il va être surtout question dans le prochain demi-siècle.»



semble pas atteindre pareillement les femmes. L'explication la plus convaincante de ce conflit masculin nous est donnée par le psychanalyste américain, Robert J. Stoller. Contrairement à ce que pensait Freud, l'identité « mâle » n'est pas la plus solide ni la plus naturelle. Pendant la toute première période de sa vie, le nourrisson mâle s'identifie fortement à sa mère avec laquelle il vit en symbiose.

L'hétérosexualité n'est donc pas première. Elle ne s'accomplit qu'après un travail intensif et douloureux pour se dégager de cette symbiose. L'enfant mâle doit se « désidentifier de sa mère » pour se débarrasser de sa féminité et développer son identité de genre plus tardive : la masculinité. Or, constate Stoller, celle-ci est toujours menacée de façon latente par l'expérience de la félicité vécue avec mère. D'où la crainte beaucoup plus forte chez l'homme de la bisexualité vécue comme un danger d'homosexualité, de perte de sa virilité.

L'arrivée du 3^e millénaire coïncide avec un extraordinaire renversement des rapports de force.

Non seulement le système patriarcal sera mort et enterré dans la plus grande partie de l'Occident industrialisé, mais on assistera à la naissance d'un nouveau déséquilibre dans le rapport des sexes, cette fois au bénéfice exclusif des femmes.

En effet, si les femmes partagent enfin avec leurs compagnons la maîtrise du monde extérieur, en créant et produisant à égalité avec eux, elles possèdent de surcroît la maîtrise absolue de la procréation. Elles peuvent aujourd'hui refuser de faire des enfants. Demain, grâce aux banques de sperme, elles pourront faire des enfants sans l'assistance effective des hommes. Or, l'inverse n'est pas vrai. L'homme a toujours besoin du corps d'une femme pour procréer. Le rapport de complémentarité des sexes que l'on pouvait croire incontournable au niveau de la procréation est remis en cause. Et lorsqu'on sait que les biologistes et les généticiens prévoient à court terme la possibilité de féconder un noyau féminin en se passant de spermatozoïde, on perçoit à quel point on est proche de la réalisation du fantasme millénaire de toute puissance : la parthénogénèse, ici féminine.

Même si les femmes du 3^e millénaire n'utilisent pas ce pouvoir exorbitant, il est probable que les hommes ressentiront douloureusement leur possible éviction du processus de fécondation et le nouveau déséquilibre en leur défaveur. Les temps à venir risquent d'être difficiles à vivre pour eux. Peut-être ressentiront-ils plus encore le sentiment de perte d'identité, de spécificité et de nécessité. Il n'est donc pas absurde de penser qu'ils feront tout pour récupérer une part de leur pouvoir. Déjà les biologistes prévoient l'incroyable possibilité pour les hommes de « porter » un enfant dans moins d'un demi-siècle...L'hypothèse n'est plus du domaine de la science-fiction. Elle appellera bientôt une toute autre réflexion sur le rapport des sexes, leur identité et leur égalité.

Rendez-vous au 3^e millénaire. ■

ELISABETH BADINTER, de France, agrégée de philosophie, dirige un séminaire d'histoire et de psychologie de la famille à l'École polytechnique à Paris. Auteur de *L'amour en plus* et de *Emilie, Emilie — une femme du 18^e siècle*, elle se prépare à publier *L'un est l'autre*, un livre consacré aux relations entre homme et femme.

Les pouvoirs de la langue

par Claude Hagège

ON peut, pour simplifier, réunir sous deux chefs les pouvoirs de la langue : pouvoir interne d'abord, pouvoir externe ensuite. Le premier concerne la langue en tant que système et la relation qu'elle entretient avec ceux qui s'en servent et dont elle façonne le psychisme ainsi que l'activité. Le second intéresse l'usage de la langue dans l'activité de parole ainsi que les moyens que cet usage confère à ceux qui l'exercent.

La langue préexiste à l'individu qui, de sa naissance à l'âge adulte, n'a d'autre choix que de l'apprendre. Certes, l'individu peut aussi orienter la langue — c'est même lui qui la façonne et la fait changer par la manière dont il s'en sert. Mais ce mouvement s'étale sur de vastes périodes. Dans ce que les linguistes appellent la synchronie, c'est-à-dire durant l'époque même que vit l'usager, il apparaît comme un lieu d'investissement sur lequel la langue imprime sa marque indélébile. Cette marque se manifeste essentiellement sur deux plans : celui de la représentation du monde et celui du symbolisme psychosocial et du nationalisme.

Chacun peut observer, dans l'expérience quotidienne, que les langues différentes fonctionnent des représentations de l'univers différentes. Loin de mimer d'une manière universellement identique les phénomènes du monde, les langues les ordonnent plutôt selon leurs propres classes, chaque fois nouvelles, les réinventent et même les engendrent, de sorte qu'elles influencent dans une large mesure la conception que s'en fait chaque communauté. Certains voient même un lien de causalité entre langue et vision du monde. Ce lien sous-tend, par exemple, l'hypothèse dite « Sapir-Whorf », du nom de deux linguistes du début du siècle qui l'ont le plus ouvertement défendue. « Il est tout à fait illusoire », enseignait le premier, « d'imaginer que l'adaptation des individus au réel peut se faire sans l'usage fondamental du langage et que le langage n'est qu'un moyen accessoire pour la solution des problèmes spécifiques de la communication ou de la réflexion. En fait, le "monde réel" est dans une large mesure construit d'après les habitudes linguistiques des différents groupes culturels. »¹ Quant à B. L. Whorf, qui fut l'élève de Sapir, il écrit : « Nous découpons la nature selon les lignes établies par notre langue (...) Aucun individu n'est libre de décrire la nature avec une impartialité absolue; au contraire, il est forcé de souscrire à certains modes d'interprétation alors même qu'il se croit le plus libre. »² Whorf ajoute que les Hopi,

communauté indienne vivant sur les plateaux désertiques du nord de l'Arizona, sont fort loin de pouvoir s'imaginer un lieu tel que le ciel ou l'enfer des missionnaires.

C'est sans doute une difficulté du même ordre que devaient affronter les Jésuites en Chine. Leur expérience inspire quelques doutes sur l'universalité des dix catégories de grammaire qu'Aristote a établies et qui guident encore la recherche de bien des linguistes. « Ce qu'Aristote nous donne pour un tableau de conditions générales et permanentes n'est que la projection conceptuelle d'un état linguistique donné (...) Au-delà des termes aristotéliens, au-dessus de cette catégorisation, se déploie la notion d'"être" qui enveloppe tout (...) Le grec non seulement possède un verbe "être" (ce qui n'est nullement une nécessité de toute langue), mais il a fait de ce verbe des emplois tout à fait singuliers. »³

Ainsi, ce sont l'existence d'un verbe « être » en grec et la manière dont le grec découpe des catégories grammaticales dans l'univers du dicible qui ont inspiré la grammaire pratiquée par tous les linguistes occidentaux et plaquée artificiellement sur les langues des autres parties du monde. Le père Matteo Ricci n'avait trouvé que « Maître du Ciel » pour rendre assimilable aux Chinois le concept de Dieu. Il se heurtait à un problème fort délicat dans tous ses essais d'adaptation, car « la pensée chinoise (...) ne traite pas du oui et du non, de l'être et du non-être, mais de contraires qui se succèdent, se combinent et se complètent (...) Le maniement de la langue chinoise met en œuvre d'autres mécanismes mentaux et développe d'autres aptitudes que ceux qui ont été privilégiés en Occident. »⁴ Le même problème s'est posé à propos de la notion de substance, de l'adjectif (qui est un verbe en chinois), et de tout ce qui dans la langue façonne la représentation.

Car chacun prend moins en considération ce que sa langue ne nomme pas, même s'il peut fort bien le concevoir. Le pouvoir des objets et des notions sur l'individu est beaucoup plus grand lorsque la langue leur donne un nom que quand elle ne le donne pas. Cela dit, il ne faut pas surestimer ce pouvoir de la langue. On peut marquer quelques réserves à l'enthousiasme de Nietzsche écrivant, pour expliquer « l'étrange air de famille de toutes les pensées hindoues, grecques, allemandes », que « quand il y a parenté linguistique, il est inévitable qu'une philosophie commune de la grammaire (...) prédispose la pensée à produire des systèmes philosophiques qui se développent de la même manière. » Tout

En haut à gauche : le 2 juillet 1985, la sonde Giotto, de l'Agence spatiale européenne (ESA), a commencé un voyage de huit mois qui l'a conduite à la rencontre de la comète de Halley le 14 mars 1986. Le 18 octobre 1985, la chambre de prises de vues en couleur, la HMC (Halley Multicolor Camera), a pris des images de la Terre d'une distance de 21 millions de kilomètres. Sur celle-ci, prise à 6 heures TU, on voit des formations nuageuses au-dessus de l'Australasie et de l'Antarctique.

Photo © ESA, Paris

En haut à droite : la comète de Halley photographiée le 19 mai 1910 de l'observatoire de Lowell (Etats-Unis). Un mois plus tôt, la comète était passée à son périhélie (point de l'orbite le plus voisin du Soleil) et se trouvait alors à 0,9 UA du Soleil et à 0,3 UA de la Terre (une unité astronomique ou UA équivaut à environ 150 millions de km).

Photo © ESA, Paris, avec l'aimable autorisation du Lowell Observatory and the National Optical Astronomy Observatory

En bas : L'Adoration des Mages, une des fresques de la chapelle des Scrovegni, à Padoue, exécutées vers 1303-1305 par le peintre, mosaïste et architecte italien Giotto di Bondone (1266-1337). Apparue dans le ciel en 1301, la comète de Halley représente ici l'étoile de Bethléem. En hommage à l'auteur de ce premier dessin « scientifique », l'Agence spatiale européenne a donné le nom du peintre à sa mission vers la comète.

Photo © ESA, Paris

En haut de ce pastel sur toile (250 x 200 cm) du peintre argentin Antonio Seguí intitulé Te fuistes sin que nos diéramos cuenta (Tu es parti sans que nous le remarquions), 1976, on reconnaît Carlos Gardel (1890-1935), auteur-compositeur et interprète de tango argentin.

Photo © Fernando Chaves

The Earth is a Man (La Terre est un homme), 1942, huile sur toile (183 x 239 cm) du peintre chilien Roberto Matta. Collection Joseph R. Shapiro, Chicago.

Photo Béatrice Hatala © Centre Georges Pompidou, Paris

Rectificatif

Une erreur technique, dans notre numéro de février, « La planète Océan », a entraîné une interversion des légendes des deux cartes en relief des fonds des océans Pacifique et Atlantique, reproduites à la page 19 et au dos de la couverture. Nos lecteurs auront rectifié d'eux-mêmes...









IL PLEUT

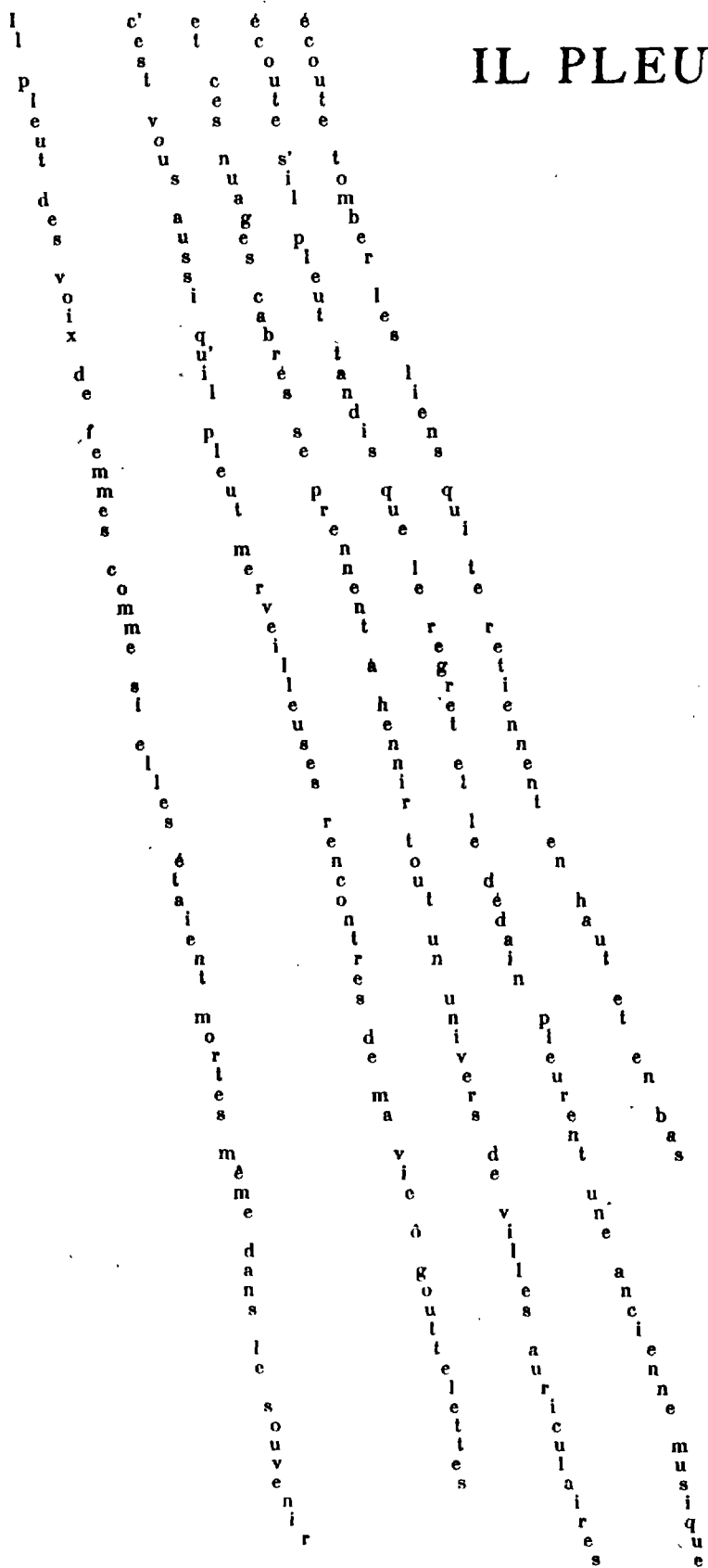


Photo tirée de Calligrammes de Guillaume Apollinaire © Gallimard, 1974, Paris

Page en couleur

Statue du bouddha Vajrasattva en bronze doré, œuvre du sculpteur Zanabazar (1635-1723), l'un des maîtres de l'art religieux mongol. Cette divinité principale, détentrice du vajra (la foudre ou le diamant) tient d'une main un vajra (symbole masculin) et dans l'autre une clochette (symbole féminin); sa tête est inclinée très légèrement à gauche. Musée-temple de Tcholljine lama, à Oulan-Bator.

Photo © Tous droits réservés

Dans son livre *L'homme de paroles*, l'auteur du présent article affirme : « L'autonomie de l'écrit le consacre comme fin en soi. (...) Disposée sur un plan, l'écriture sait jouer à loisir des possibilités de combinaisons entre les directions : verticale, horizontale, dextroverse, sinistroverse ». Le poète français Guillaume Apollinaire (1880-1918) voyait ses célèbres Calligrammes comme « une idéalisation de la poésie (...) et une précision typographique à l'époque où la typographie termine brillamment sa carrière... ». Ci-dessus, son calligramme *Il pleut*.

SUITE DE LA PAGE 18

ce que l'on peut dire, et qui est déjà beaucoup, c'est que le parallélisme entre structures de langue et schémas de pensée dans des cultures assez différentes est assez régulier pour frapper l'imagination de celui qui l'observe.

Le symbolisme psychosocial et le nationalisme constituent un autre champ d'action des pouvoirs de la langue. L'usage d'une langue est vécu par l'individu comme un rapport fondateur, pourvoyeur d'identité, sinon d'accession à l'existence. La langue est bien plus que le pur outil qu'elle serait si l'on acceptait la définition réductrice qui ne veut y voir qu'un instrument de communication.

Ce qui est vrai de l'individu l'est à plus forte raison de la collectivité érigée en nation. On lit sous la plume d'un linguiste hongrois qui sait de quoi il parle : « Dans des pays "mineurs" auxquels les réalités statistiques et géographiques ne permettent pas d'aspirer au rang de grandes puissances, c'est souvent dans un certain culte de la langue nationale et de divers autres éléments du patrimoine national et folklorique que la conscience patriotique puise les raisons de sa survie et de sa grandeur. »⁵ Et c'est un proverbe hongrois, également, qui dit : « nyelvében él a nemzet », « c'est par sa langue que vit une nation ».

Ainsi, la langue possède le pouvoir de regrouper les énergies autour d'une cause nationale qu'elle incarne mieux que tout autre élément de la culture. On le voit dans la revendication nationaliste de nombreuses minorités qui se réclament de leur langue : Catalans, Berbères, Ukrainiens, Kurdes, Tibétains, Bretons, Gallois, Basques, Macédoniens. Car le nationalisme armant les groupes pour la défense de leur culture par celle de leur langue peut revêtir des formes violentes : affrontements militaires, guerre des écoles contre l'obligation d'envoyer ses enfants au cours « étranger », manifestations, etc., comme ce fut le cas naguère en Inde, en Grèce (où, en 1901, le soulèvement conservateur contre la traduction du Nouveau Testament en démotique fit plusieurs morts).

Certaines grandes nations imposent leur langue par le pouvoir même qu'elle reçoit de leur propre pouvoir. Tel est aujourd'hui le cas des Etats-Unis, et tel est aussi, à l'échelle du plus vaste des pays, le cas de l'Union soviétique. Les langues indiennes d'Amérique du Nord ont toutes cédé sous la pression de l'anglais américain, et celles qui, comme le navajo en Arizona, se parlent encore dans des groupes villageois étendus sont rarissimes et, en tout état de cause, menacées. En Union soviétique, le koriak du nord-est sibérien, le tchéchène, l'ingouche, le tcherkesse, l'abkhaz du Caucase, l'oudmourte, les langues turques comme le kirghiz ou l'ouzbek, aussi bien que d'autres langues comme le tchérimisse du bassin de la Volga, les dialectes samoyèdes des nomades de l'Ob inférieur, le zyriène du bassin de la Pétchora, toutes ces langues paraissent désarmées devant le russe dont elles s'imprègnent sans régulation, lui faisant un nombre considérable d'emprunts non planifiés.

En prenant conscience des pouvoirs de la langue, les Etats créent des voies officielles de planification. C'est ainsi que les fondations d'Académies jalonnent l'histoire de nombreuses langues : Italie (Académie de la Crusca, 1582), Allemagne (1617, 1633, ►

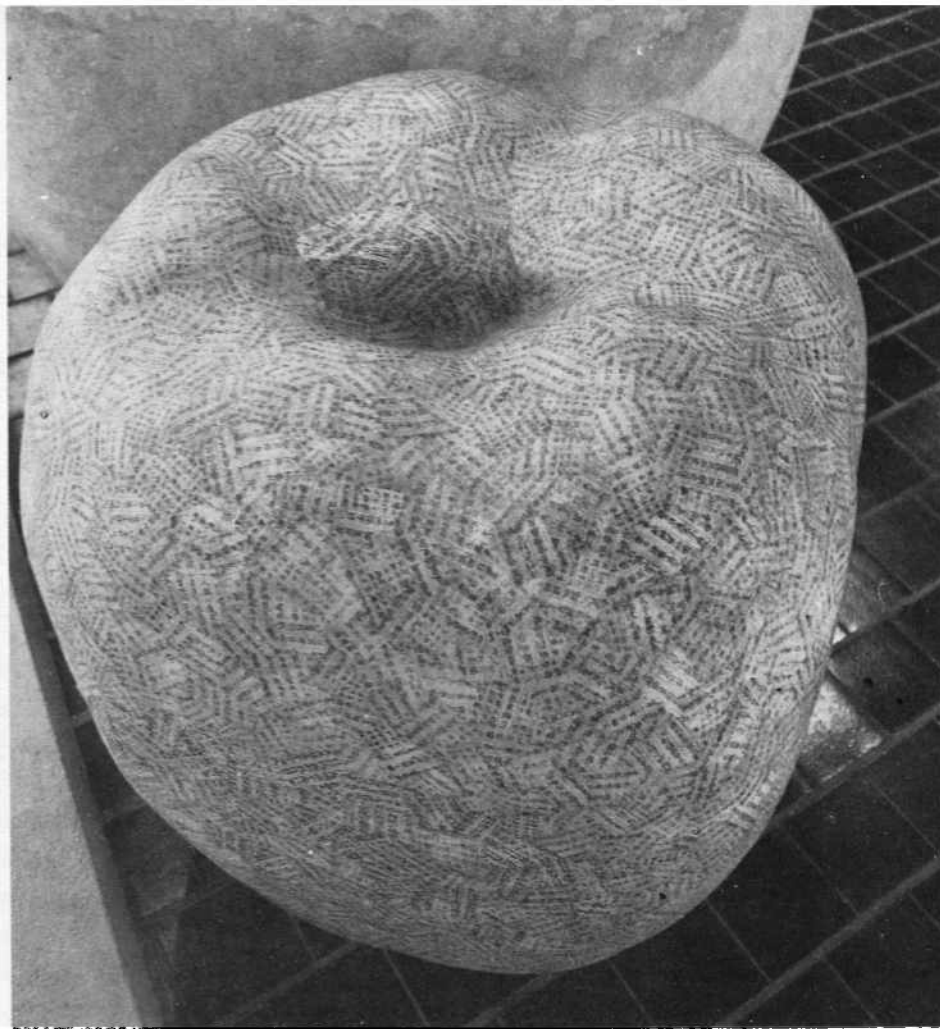
► 1641), France (1635), Espagne (1713), Suède (1786), Hongrie (1825), Roumanie (1879), Syrie (1919), Égypte (1932), Israël (1953). Ces organismes sont chargés d'exploiter rationnellement le pouvoir de la langue, en dégageant, en cas de multilinguisme, la ou les langues à vocation nationale, en publiant des listes des néologismes seuls admis, afin de défendre l'idée que l'on se fait de la pureté de la langue, en élaborant ou en réformant, selon le cas, l'orthographe, en établissant le fonds lexical des dialectes considérés comme les plus archaïques (à l'exemple de la Turquie sous Atatürk), en rédigeant des grammaires et des dictionnaires.

Le pouvoir interne n'est plus celui de la langue en tant que système, mais celui de la langue en tant qu'activité. Il s'agit donc de ce que les linguistes appellent la parole. Ce n'est pas par hasard que ceux qui manient la parole à des fins de commandement, dans toutes les structures organisées, à commencer par celle de l'État, manifestent le plus souvent beaucoup de sollicitude envers les choses du langage. Appuyant ou relayant l'interrogation savante, les gouvernants sont fort soucieux de normalisation, et, le cas échéant, de réforme de la langue. Qu'il ne s'agisse pas ici d'innocents jeux d'amoureux des phrases et des mots mais bien d'une activité politique, c'est ce que font apparaître les prises de position explicite, comme celle de Staline dans le célèbre article de la *Pravda* qui, en 1950, mit fin au règne du linguiste Marr, dont les théories linguistiques, en dominant la scène soviétique, avaient pendant longtemps freiné tout progrès : « Pour ce qui est du marxisme en linguistique », écrit Staline dans cet article, « (...) c'est là une affaire qui me concerne personnellement. »

De fait, les régimes politiques qui s'appuient sur une certaine façon de manipuler la parole sont des sortes de logocraties, c'est-à-dire de systèmes fondant leur domination sur le pouvoir des mots. Dans la fiction, la novlangue d'Orwell était le type même de « langue » visant à extirper toute pensée non orthodoxe en bannissant les noms qui pouvaient lui servir de support. Dans la réalité, les logocraties abondent. A des degrés divers, tout pouvoir politique est tenté d'user de la force des mots détournés de leur sens et mutés en stéréotypes, pour masquer les réalités.

La langue de bois révèle des techniques assez particulières. L'une d'elles, qui a déjà été étudiée, consiste à remplacer le plus grand nombre possible de verbes et d'adjectifs par des nominalisations, esquivant ainsi par la parole l'affrontement du réel auquel correspondrait l'emploi de verbes. Ainsi, quand on passe de *mes thèses sont justes à la justesse de mes thèses*, on passe, par là même, de l'assertion qui pourrait appeler critique, à l'implicite, qui se donne pour reflet de l'évidence réalisée. L'utilisateur de ce type de parole élude ainsi non seulement la prise en charge, mais encore l'objection. Car l'auditeur peut beaucoup moins contester un début de phrase inachevée *la justesse de mes thèses* qu'une phrase complète *mes thèses sont justes*.

Dans certaines langues, les mots disent explicitement qu'ils donnent le pouvoir, cependant que dans d'autres cette propriété singulière de la langue d'être un pouvoir clandestin, donc un pouvoir qui a ce qu'il faut pour séduire les dictatures, répugnant



Avec ses « poèmes-objets », l'artiste tchèque Jiri Kolar cherche à rendre « la poésie évidente à tous dans l'immédiat ». Entre autres matériaux, il emploie de petits objets identifiables — lames de rasoir, boîtes d'allumettes, clefs, morceaux de tissu — comme s'il s'agissait d'une concrétisation de mots. Dans ses collages, comme *La pomme* (1967), reproduit ci-dessus, les matériaux qu'il choisit relèvent des diverses techniques de l'imprimé inventées par l'homme pour communiquer avec ses semblables : fragments d'anciens manuscrits, de lettres, de dictionnaires, écritures diverses : arabe, hébraïque, chinoise, persane, gothique, cyrillique, latine et grecque.



« Le style oral est un véritable genre littéraire. Il s'agit d'une tradition culturelle qui paraît apporter une justification à la création d'un terme, orature, lequel deviendrait symétrique de celui de littérature (...), au sens où elle conserve les monuments d'une culture, mais ne laissant pas de trace matérielle. » (Claude Hagège, *L'homme de paroles*). Ci-dessus : *herminette rituelle du peuple lélé, au Zaïre, de 40 cm de haut, qui représente le pouvoir de la langue et de la parole*. Ci-contre, *tabouret de bois orné de la figure d'un ancêtre (hauteur : 76 cm) en usage chez les latmul de Papouasie-Nouvelle-Guinée. Il ne sert pas à s'asseoir, mais est utilisé comme « chaire » lors des débats relatifs aux mythes et aux généalogies.*

Photo © Réunion des Musées nationaux, Paris-Musée de Rieberg, Zurich



Photo © Bruno Suter, New York

Photo collection Guy Ladrère © Galerie Charles Ratton et Guy Ladrère, Paris

d'ordinaire à être identifiées, n'est pas explicitement déclarée. Le nahuatl, langue des Aztèques, appartenait à la première catégorie : « Celui qu'à Mexico nous appelons l'empereur » portait le titre de *tlatoani*, « celui qui parle », du verbe *tlatoa*, « parler »; la même racine se retrouve dans les mots relatifs à la parole, par exemple *tlatolli*, « langage », et dans ceux qui concernent le pouvoir, comme *tlatocan*, qui désigne le conseil suprême, lieu où l'on parle et d'où émane l'autorité. Ce n'est par hasard que le souverain est qualifié de *tlatoani* : à l'origine de son pouvoir, il y a l'art de parler, les palabres au sein du conseil, l'habileté et la dignité de ces discours pompeux et imagés que les Aztèques appréciaient tant. »⁶

Ainsi, qu'il s'agisse de la pression qu'elle exerce, dès sa naissance, sur les représentations mentales de celui qui la parle dans son milieu naturel, et dont elle façonne la pensée, ou qu'il s'agisse de l'usage que l'on peut faire de la langue en exercice, c'est-à-dire de la parole, à des fins de domination, les pouvoirs de la langue sont partout éclatants. La science humaine qui les étudie, la linguistique, étudie par là même ce que l'homme a de plus profond. L'espèce humaine, qui a plié la nature à sa volonté, transforme les données biologiques par une étude obstinée et profonde de leurs propriétés et des moyens d'agir sur elles.

Cette même conduite, l'espèce humaine l'applique à la langue. Qu'en sera-t-il des machines que la révolution informatique et les études d'intelligence artificielle répandent sur le marché ? L'espèce humaine y trouvera-t-elle un reflet toujours pâle de ses aptitudes irremplaçables, ou de nouveaux maîtres venant l'asservir comme l'apprenti sorcier devenu victime de ses propres inventions ? Seul l'avenir le dira. Mais le linguiste qui étudie le pouvoir des langues naturelles a quelques raisons de croire que celui des langages artificiels n'est pas pour demain. ■

1. E. Sapir, « *The status of linguistics as a science* », *Language*, 5, 1929, p. 209 (207-214).

2. B. L. Whorf, *Language, thought and reality*, New York, *The Technology Press*, 1956.

3. E. Benveniste, « *Catégories de pensée et catégories de langue* », *Les Etudes Philosophiques*, 4, 1958, reproduit dans *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966, p. 70-71 (63-74).

4. J. Gernet, *Chine et christianisme : action et réaction*, Paris, Gallimard, « *Bibliothèque des Histories* », 1982, p. 326-327.

5. J. Erdödi, *compte rendu de G. Barczy, A magyar nyelv életrajza (Budapest 1975)*, *Etudes Finno-ougriennes* 12, 1976, p. 304 (304-307).

6. J. Soustelle, *La vie quotidienne des Aztèques à la veille de la conquête espagnole*, Paris, Hachette, 1955, p. 114.

CLAUDE HAGEGE, professeur d'université français, est directeur d'études à l'École pratique des hautes études et membre du Laboratoire des langues du Centre national de la recherche scientifique (CNRS). Il est l'auteur de dix livres sur le langage, dont le plus récent est *L'homme de paroles* (1986). Ses recherches linguistiques l'ont conduit de l'Afrique à l'Océanie, de l'Europe au monde arabe et de la Chine aux réserves indiennes d'Amérique.



Photo © Présence africaine, Paris

Cheikh Anta Diop (1923-1986)

Un homme de culture d'une envergure exceptionnelle est décédé à Dakar le 7 février 1986. Le nom du professeur Cheikh Anta Diop demeure attaché à la renaissance de l'histoire africaine. Ses travaux ont permis de lever le voile sur des pans entiers du passé de l'Afrique et de combler ainsi de grandes lacunes dans la connaissance de l'évolution générale de l'humanité. Il n'est plus possible aujourd'hui d'écrire une histoire de l'Égypte ancienne sans se référer à ses travaux sur les origines des civilisations africaines et pharaoniques. Homme de science et de lettres, Cheikh Anta Diop fut à la fois anthropologue et historien, physicien et égyptologue, linguiste et philosophe. Après avoir travaillé plusieurs années auprès du physicien français Frédéric Joliot-Curie, il se spécialisa en physique nucléaire au Collège de France. Dans le domaine des sciences humaines, il se forma auprès de deux éminents savants, le philosophe Gaston Bachelard et le préhistorien André Leroi-Gourhan. Il soutint à la Sorbonne une thèse sur l'étude comparée des systèmes sociaux de l'Europe et de l'Afrique noire, de l'Antiquité à la formation des États modernes. Professeur d'égyptologie à l'université de Dakar, fondateur et directeur du Laboratoire du radioc carbone à l'Institut fondamental d'Afrique noire, Cheikh Anta Diop fut l'un des membres les plus actifs du Comité scientifique international pour la rédaction d'une Histoire générale de l'Afrique. Parrainé par l'Unesco, cet important ouvrage en huit volumes, dont certains sont déjà parus, est en cours d'achèvement.

Le musée Picasso

par Dominique Bozo

Le musée Picasso de Paris, ouvert au public le 1^{er} octobre 1985, abrite à la fois la collection d'œuvres d'autres artistes constituée par le maître et l'importante dation des « Picasso de Picasso » faite à l'Etat français en 1979. Soit environ 230 peintures, 150 sculptures, 90 céramiques, 1 500 dessins et 1 500 gravures. Cet ensemble exceptionnel est présenté dans une demeure historique, l'une des plus belles du vieux quartier du Marais à Paris, l'hôtel Aubert de Fontenay, plus connu sous le nom d'hôtel Salé (construit en 1659), qui a été à cette occasion restauré et réaménagé. Nous publions ci-dessous un entretien accordé au *Courrier de l'Unesco* par M. Dominique Bozo, qui a joué un rôle décisif dans la création du musée Picasso.



Photo J. Guillot © Edimedia, Paris

La collection personnelle de Picasso (les œuvres qu'il a retenues, soit de lui, soit d'autres artistes) peut-elle instruire l'amateur sur les orientations du peintre ?

Question difficile dans la mesure où une collection personnelle n'est pas obligatoirement lieu de confrontation ni de référence pour le travail de l'artiste. Ce qu'il y a de remarquable dans le cas de Picasso, c'est qu'il a constitué une collection personnelle, par achats ou par échanges avec des artistes, très tôt, dès le début du siècle. Le musée a donc pu rassembler les choix du peintre en même temps que l'essentiel de son œuvre. Ainsi les tableaux du Douanier Rousseau, collectionnés par Picasso au moment où, vers 1919-1920, il retourne, après le cubisme, au style classique, sont, d'une certaine façon, autant de références formelles aux potentialités figuratives issues de la révolution cubiste. Pareillement, les trente œuvres de Cézanne, qui, même si elles ne sont pas entrées dans la collection au moment de la création du cubisme vers 1907, sont significatives pour comprendre l'espace, la lumière du peintre d'Aix, bref le ferment de la problématique cubiste. Les tableaux des compagnons de route — Derain, Braque, Matisse —, donnent lieu à des confrontations qui permettent de mesurer les orientations du travail de Picasso.

Un tel panorama comporte-t-il des indications sur l'aptitude du peintre à embrasser l'art dans ses implications « universelles » — contact avec d'autres cultures, relation et continuité avec des périodes artistiques précédentes ?

Dès le début du siècle et jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale, Picasso collectionne des œuvres d'art primitif, d'Océanie et surtout d'Afrique, et les accroche dans son atelier. Ces œuvres, pour l'essentiel, sont présentées au musée Picasso. Elles révèlent que l'artiste n'a pas copié formellement l'art primitif, mais que la dialectique de sa création, la couleur, puis la forme du cubisme, l'ont amené à y voir une affinité, une proximité affective qui le confirment dans sa démarche. Picasso a aussi regardé l'art préhistorique — l'art ibérique notamment —, et ces œuvres renseignent aussi l'amateur sur le cheminement de sa création. Mais l'art primitif n'a jamais entamé l'autonomie de la démarche plastique et philosophique de l'artiste.

De ce point de vue, le musée Picasso est un lieu pédagogique et de connaissance d'un caractère exceptionnel dans la mesure où sont là rassemblés des témoignages d'autres cultures et des œuvres d'autres contemporains qui peuvent être considérés comme des sources.

L'avantage du musée, c'est d'avoir regroupé presque toutes les études préliminaires de Picasso, d'avoir recensé presque toutes les archives de sa pensée. A travers ce laboratoire expérimental de son œuvre (témoignages d'autres cultures ou affinités avec d'autres artistes), le musée révèle une capacité pédagogique extraordinaire qui permet de choisir des thèmes, des sujets, dans l'œuvre de Picasso et d'en montrer la

L'escalier de l'hôtel Salé à Paris, devenu le musée Picasso, vu du vestibule. Le lustre est de Diego Giacometti.

continuité, le développement, les écarts, dans une période donnée ou dans la totalité de l'œuvre. On sait qu'il allait toujours plus loin qu'il ne l'avait prévu, que la création lui échappait et qu'il éprouvait la nécessité d'observer des moments d'arrêt par rapport à ce qu'il avait fait. Cela l'amenait à maîtriser plus ou moins ses idées et cette mise en ordre passait aussi par la référence aux grands maîtres qui l'avaient précédé. Ainsi y a-t-il eu régulièrement dans son œuvre des paraphrases des artistes universels. Cette confrontation a eu pour conséquence une très grande liberté par rapport à des systèmes donnés une fois pour toutes. L'avantage du musée, c'est aussi d'avoir une collection d'œuvres majeures et, notamment, des séries qui y conduisent ou en découlent.

Des considérations générales comme celles qui précèdent ont-elles présidé à l'organisation du musée ?

Le musée a été conçu dans l'intention de montrer l'autonomie des œuvres, de valoriser le chef-d'œuvre et, en même temps, de démontrer la puissance de renouvellement d'une période à l'autre, du ressourcement dans une période antérieure. Ainsi une œuvre des années 50 côtoie une œuvre de 1919, pour montrer la continuité formelle ou thématique. Le public trouve là matière à réflexion. De même, la sculpture et la peinture ont été confrontées. Car dans l'œuvre de Picasso, la sculpture apparaît lorsque dans la peinture se pose le problème de l'espace.

Dans sa présentation actuelle, le musée est-il mis en place définitivement ?

La présentation actuelle n'est pas définitive. La caractéristique du musée, à la différence de ce qui se passe au 19^e siècle, c'est que plus on le pratique, plus on en voit la richesse et les possibilités de modification. Les ressources mêmes des œuvres doivent permettre de les confronter différemment. L'accrochage actuel est un accrochage manifeste, pour montrer la richesse de la collection, la rendre accessible au public, la confronter avec le bâtiment du 17^e siècle.

Existe-t-il des musées dans le monde qui soient conçus et réalisés sur ce modèle ?

Il existe plusieurs musées de ce genre dans le monde: le musée Rodin à Paris, le musée Matisse à Nice, le musée Van Gogh à Amsterdam, le musée Edvard Munch à Oslo. Presque tous les pays souhaitent que leur grand artiste national ait un musée. Cela est bien si les artistes sont d'un haut niveau et si l'on possède le meilleur ou le plus important de leur œuvre. Il s'agit moins, dans ce cas, de constituer un musée, au sens pratique du terme, qu'un espace qui soit proche du lieu de la création. Et c'est une grande chance d'avoir pour cadre l'hôtel Salé, qui montre que l'art du 20^e siècle peut cohabiter avec le 17^e siècle ou le prolonger. Ainsi, dans le grand escalier, les sculptures monumentales des années 1930 de Picasso côtoient les sculptures d'artistes flamands venus travailler en France au 17^e siècle. D'autre part, Picasso a vécu, dans cette même période et plus tard, dans des hôtels particuliers ou des demeures campagnardes tout à fait proches de l'ambiance de l'hôtel Salé. L'œuvre de Picasso a été créée dans ce type de lieu et d'espace. Enfin, la présence d'un mobilier conçu par un autre artiste (Diego Giacometti, le frère du sculpteur) permet de généraliser la formule de la rencontre.

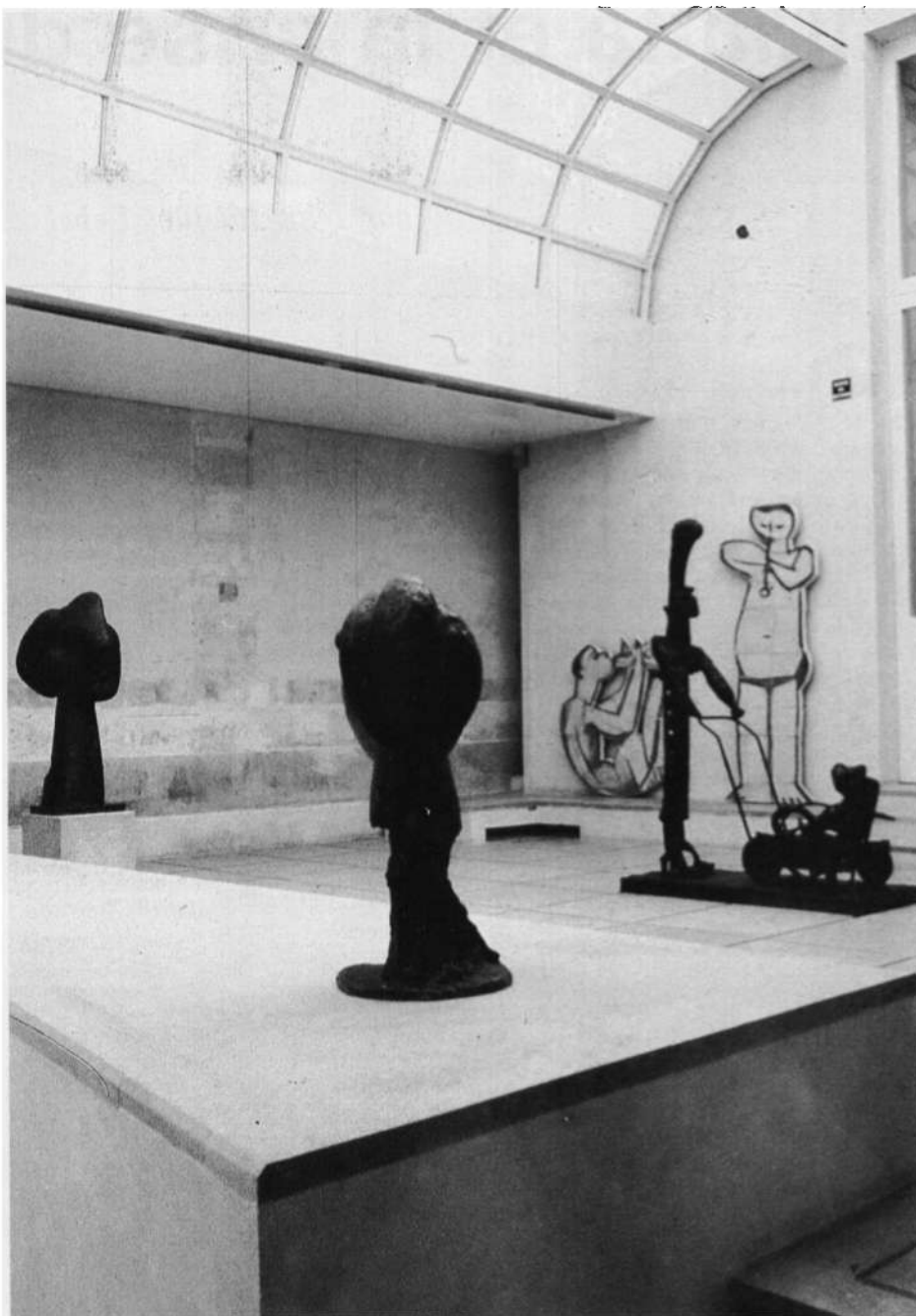


Photo J. Guillot © Etimecia, Paris

Que peut-on conclure à propos d'une telle réalisation ?

On encourage aujourd'hui le public à aller au musée, mais il n'a pas toujours les moyens d'information ni les connaissances nécessaires. Il est souvent désarmé, même s'il est séduit. Le 20^e siècle fait problème. Il y a une telle diversité de tendances contradictoires, depuis la tradition maintenue du classicisme jusqu'à l'art le plus critique d'aujourd'hui, que l'on risque d'être égaré par cette diversité de la pensée moderne. Le musée Picasso introduit le grand public à l'art du 20^e siècle. L'approche d'un artiste est un bon moyen pour comprendre le siècle, surtout quand son œuvre couvre plus de 80 années de création. Il s'agit enfin d'un artiste humaniste. Son comportement par rapport au passé, sa relation à l'art en tant qu'héritage et processus historique, donnent à ce musée un caractère universel, à la fois instructif et stimulant. ■

Cette partie du musée Picasso, à Paris, abrite cinq sculptures du maître correspondant à diverses périodes de son art : à gauche, deux bronzes de 1931 intitulés chacun Tête de femme; à droite, la célèbre Femme à la poussette (bronze) de 1950; et, dans le fond, deux céramiques, Joueur de flûte debout et Joueur de diaule assis, toutes deux de 1958.

DOMINIQUE BOZO est conservateur en chef des musées de France et directeur du Musée national d'art moderne du Centre Georges Pompidou à Paris.

Matta et la crise du regard

par Jean-Jacques Lebel

On n'a jamais tant parlé de culture que depuis que les sociétés technocratiques tentent de s'en débarrasser. Une immense clientèle se bouscule à Paris, à Milan, à Moscou, à Tokyo, à New York pour défiler à toute allure devant les chefs-d'œuvre anciens et modernes. Le succès de ces grandes expositions ne s'évalue pas à la rareté des œuvres ni à la qualité du plaisir esthétique qu'elles procurent mais à la quantité de spectateurs qu'elles attirent.

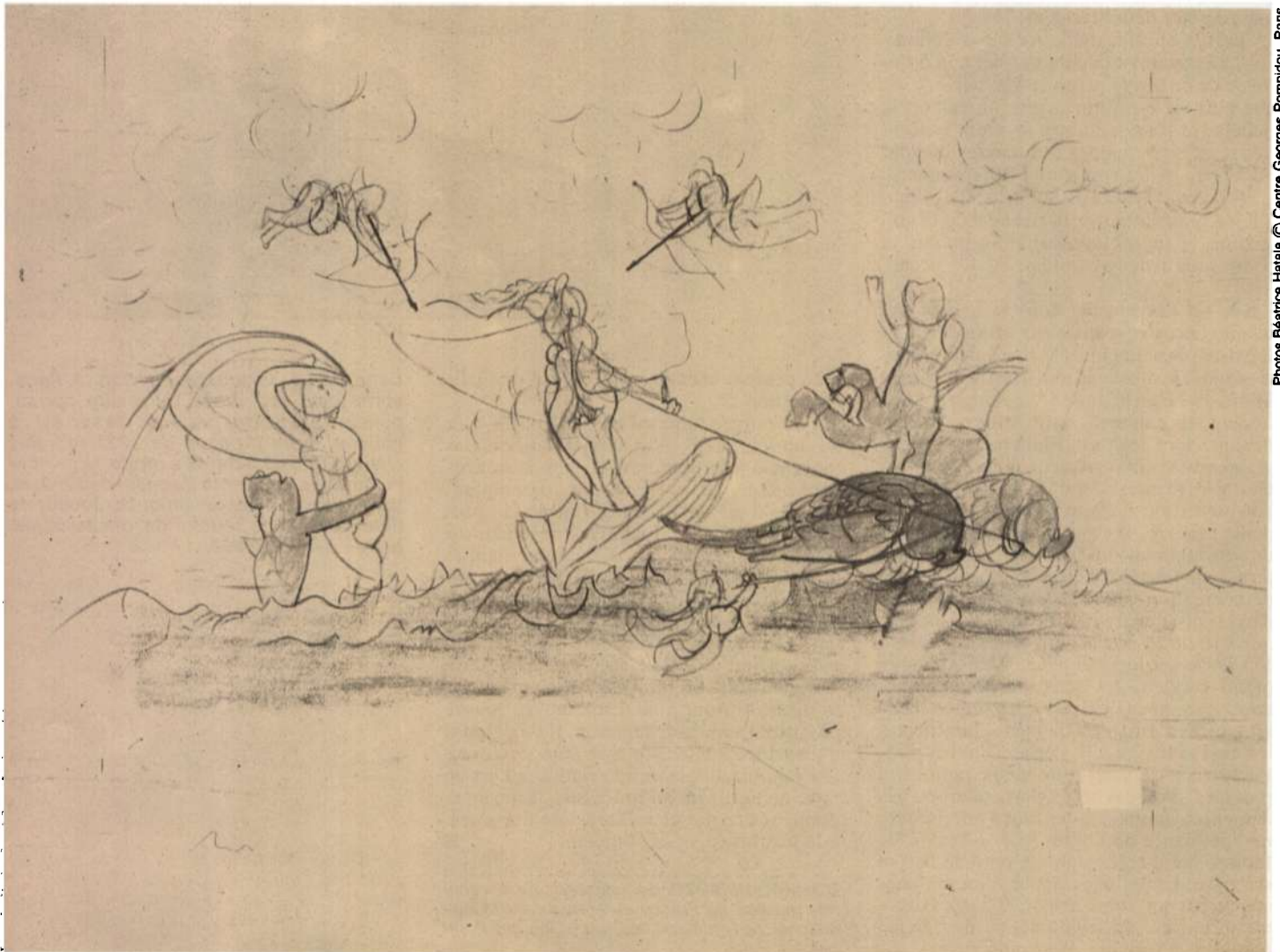
Ce qui est frappé d'interdit sous le règne de l'uniformisation médiatique et de l'industrialisation culturelle, ce ne sont pas seulement les œuvres de tel ou tel artiste, cinéaste, écrivain, philosophe ou musicien, c'est la fonction même de la culture et de l'art comme moyens d'expression, d'investigation et de mémorisation de l'imaginaire.

Ce qui est bloqué, ce n'est pas l'accès — fût-il superficiel et furtif — aux chefs-d'œuvre, c'est l'accès de chacun à son propre imaginaire, à sa propre créativité. La monopolisation absolue des technologies de la communication et des moyens de création à des fins exclusivement politiques ou commerciales n'a-t-elle pas pour effet massif non seulement de contrôler le comportement des citoyens et citoyennes, mais de les empêcher de voir, de sentir, d'imaginer, de désirer autre chose que ce qu'il convient de voir, de sentir, d'imaginer, de désirer ?

C'est à se demander si la nocivité croissante de l'environnement médiatique ne provoquera pas une involution, c'est-à-dire la disparition de certaines activités culturelles jugées trop subjectives, trop complexes. La généralisation de l'environ-

nement écologique mortifère et la désertification ont causé, on le sait, la disparition de nombreuses espèces animales. Seules ont survécu les espèces qui, par mutation, se sont adaptées aux changements délétères. En sera-t-il de même pour les artistes, poètes, philosophes, musiciens ou cinéastes qui refuseront de s'adapter à la médiocrité et au mercantilisme, tout aussi délétères, de l'industrie culturelle ?

Voilà les énigmes que nous posaient trois expositions récentes à Paris, qui interrogeaient, en même temps, mais de trois points de vue différents, la capacité des consommateurs à voir autre chose qu'un feuilleton télévisé ou une chanteuse de variétés. Il s'agissait des gravures de Rembrandt au Petit Palais et des rétrospectives de Bernard Saby au musée d'Art moderne de la Ville de Paris et de Matta à Beau-



Photos Béatrice Hataïa © Centre Georges Pompidou, Paris



Ci-dessus, St Georges et le dragon, 1965.
Crayons de cire et mine de plomb sur papier (54,5 x 75,5 cm). Collection particulière, Paris.

bourg. Trois îlots de résistance à la désertification culturelle.

Prenons Matta. Voilà quelqu'un dont Marcel Duchamp disait, dès 1946, qu'il était « le peintre le plus profond de sa génération » et qui, pourtant, ne se dit pas peintre mais chercheur... de lui-même et de l'Autre. Archéologue des désirs humains et réorganisateur du Réel, il a forgé un néologisme pour définir son travail : l'éconographie. Voilà un des esprits les plus inventifs qui se soit plongé dans la problématique du regard. Il n'a cessé depuis un demi-siècle de remettre en mouvement — donc en danger de déséquilibre puis d'équilibre nouveau — les structures sociales et mentales de l'Occident. Voilà un architecte qui, ayant débuté avec le Corbusier, n'a construit que des utopies situées dans un espace mythique et linguistique, hors de l'espace urbain où s'enferme le citoyen de l'âge nucléaire. Voilà un individu d'exception qui a traversé les Andes et l'Atlantique, le surréalisme et le communisme, qui fut l'ami de Pablo Picasso, d'André Breton, de Victor Brauner, de Max Ernst, d'Henri Michaux et de Salvador Allende, qui fit ses études avec D.A.F. de Sade, Marx et Lautréamont, qui illustra Cervantès, Shakespeare, Rimbaud et Jarry, qui fréquenta Marat, Gramsci et Laozi, qui fut l'amant de Danaé, de Penthésilée et de l'Impératrice Rouge, qui rêva d'être Gengis Khan, Léonard de Vinci et Che Guevara. Voilà un artiste qui a voulu peindre ce que personne avant lui n'avait peint : l'être en train de repenser le monde

et sa place dans le monde. Son exposition fut une des plus importantes de ce dernier quart de siècle.

Comment « consommer » cette peinture qui ne se plie pas aux règles du marché ? Les foules qui se pressent à Beaubourg, qu'ont-elles perçu de cette grande rétrospective, tantôt éclatante, tantôt secrète ?

Certes, ce nomade chilien multilingue ne s'identifie à aucune école, à aucun style, à aucun dogme — il n'est ni abstrait ni figuratif, ni expressionniste ni réaliste-socialiste, ni même entièrement surréaliste. Cela pose problème à ceux qui ont besoin d'une « clef » idéologique pour croire qu'ils accèdent à l'art (confondu, de ce fait, avec une serrure ou avec une porte fermée).

Matta peut dérouter les esprits par son approche ludique, par son côté adolescent, insaisissable, fluctuant. Il nous propose un art de voir.

« Espace adolescent
espace dans l'Espace
espace dilaté »

écrivait Henri Michaux de cette peinture du regard qui ne s'intéresse à la réalité que pour la transformer. Matta ne s'en cache pas, il le proclame : « Evidemment ! L'art est révolution ».

JEAN-JACQUES LABEL, écrivain, metteur en scène de théâtre et cinéaste français, a publié notamment La poésie de la Beat Generation (1965), Le happening (1966) et L'amour et l'argent (1979). Il est également le fondateur du festival international Polyphonix.

Ci-contre, La naissance de Vénus, 1965.
Crayons de cire et mine de plomb sur papier (50 x 66 cm). Collection particulière, Paris.

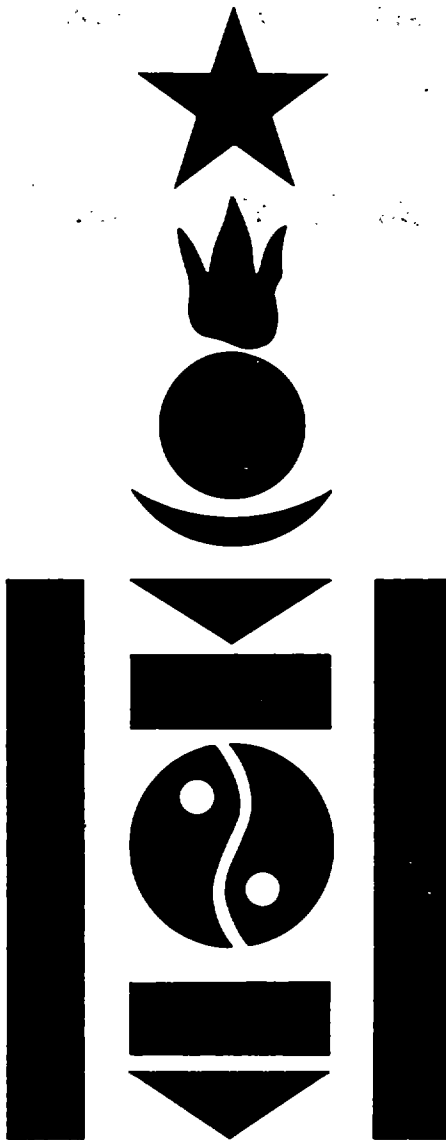


Trésors de Mongolie

par Namsrain Ser-Odjav

Tortue en granit de Karakorum, l'un des vestiges de l'ancienne capitale d'Ögödei, fils de Gengis Khan, située sur la rive droite de l'Orkhon, au pied des monts Khangai (Mongolie). Sur son dos se dressait autrefois une stèle où étaient gravés des édits de fondation. A la place de celle-ci on peut voir des pierres apportées en offrande, pratique toujours vivante et appelée obo en mongol.

Photo © Tous droits réservés



L'idéogramme du soyombo qui figure sur le drapeau national de la République populaire mongole est considéré par les Mongols comme l'emblème national de la liberté et de l'indépendance. Chaque signe, emprunté à l'ancienne symbolique, prend dans cet ensemble un sens particulier. Par exemple, au sommet, le signe du feu placé au-dessus d'un soleil et d'un quartier de lune, respectivement père et mère du peuple mongol d'après les légendes, signifie ici : « Que le peuple mongol vive et soit prospère à jamais ! ».

A la fin du 19^e siècle, la communauté scientifique mondiale apprit qu'on avait fait une découverte archéologique extraordinaire dans la vallée supérieure de l'Orkhon. Là où cette rivière dessine un grand coude et coule dans la plaine au sortir de gorges profondes, on avait repéré les vestiges d'une ville immense sur laquelle semblait veiller une gigantesque tortue de pierre, symbole d'éternité

C'était la célèbre Karakorum, la capitale de l'empire mongol fondé au 13^e siècle par Gengis Khan. Située sur la rive droite du fleuve, elle se dressait à quatre cent kilomètres au sud-ouest d'Oulan-Bator, l'actuelle capitale de la Mongolie, dans une région favorable aussi bien à la culture qu'à l'élevage et possédant de très anciens gisements miniers, le Dalakhyn-tal, véritable berceau de nombreuses civilisations du centre de l'Asie. Les étranges inscriptions qui figuraient sur des statues et des stèles de pierre trouvées dans la ville seraient attribuées, plus tard, aux « Turcs Bleus », groupe dont beaucoup de textes, des 6^e-8^e siècles, racontent la gloire et le destin tragique.

Cité de plusieurs milliers d'habitants, Karakorum avait une agriculture et un artisanat développés, un commerce très actif et une vie intellectuelle raffinée. On fait remonter sa fondation à 1220, époque où le quartier général de Gengis Khan fut trans-

féré sur les bords de l'Orkhon, sans doute près du Mont Melekhit, la « Montagne de la tortue ». Sur l'éminence qui domine aujourd'hui le village de Kharkorim, on peut voir l'imposante tortue en granit d'où le site tire vraisemblablement son nom.

Tout autour de cette place forte s'édifièrent peu à peu des quartiers d'artisans et de commerçants, des maisons, jusqu'à ce que le territoire ainsi occupé prît, vers 1230, une physionomie urbaine. Par la suite, pour abriter l'administration dont il dota l'empire et recevoir dignement les ambassadeurs, le grand khan Ögödei, troisième fils de Gengis Khan, fit procéder à d'importants travaux de construction.

Dans les diverses sources étrangères où elle est évoquée, la capitale des premiers Gengiskhanides apparaît d'abord comme une sorte de réservoir mystérieux d'où surgissent, par vagues successives, des hordes de conquérants déchaînés, puis comme le centre économique, politique et culturel de l'union des tribus mongoles au 13^e siècle et, enfin, comme un cimetière archéologique. Tout autre est la réalité de Karakorum.

Un envoyé du roi de France Louis IX, le moine Guillaume de Rubrouck, qui fut reçu en 1256 par Möngke Khan, nous a laissé une description détaillée de la ville. Douze confessions différentes coexistaient à Karakorum, où voisinaient des mosquées, des monastères bouddhistes et une église chré-

tienne. Le rempart de terre qui entourait la cité comptait quatre portes, chacune avec son marché particulier.

Chef-d'œuvre de la science architecturale du temps, le palais du khan Ögödei avait deux étages. En son centre, une vaste salle de réception soutenue par soixante-quatre colonnes, était aménagée avec raffinement; ses murs étaient ornés de peintures et le sol revêtu de carreaux verts vernissés. Toutes les toitures, en tuile verte et rouge, portaient des ornements en relief. Ce goût de l'ornement et l'emploi inventif d'un petit nombre de formules décoratives, traits caractéristiques de l'art architectural de l'époque, donnaient à ce palais un air de fête.

Les fouilles faites ces dernières années à Karakorum complètent sur certains points les témoignages écrits. Le palais et les autres édifices étaient construits en briques cuites dont certaines portent encore l'estampille du fabricant et un système de chauffage placé dans le sous-sol permettait de chauffer les maisons. Les quartiers aristocratiques s'étendaient, du nord au sud, le long de l'Orkhon. Les quartiers d'artisans, de marchands, et les quartiers administratifs mis au jour, ont livré un abondant matériel : fragments de porcelaine et de céramique vernissée, instruments agricoles, outils d'artisans, moyeux de roue en fonte, ustensiles domestiques et toutes sortes d'ornements en or, argent et bronze. Particulière- ▶

► ment nombreuses étaient les monnaies, de frappe mongole aussi bien que d'origine étrangère.

En 1380, Karakorum fut détruit. Mais deux siècles plus tard environ, sur le même emplacement, fut dressée la yourte d'Avtaï Khan, le fondateur du monastère d'Erdeni-dzou. On peut voir encore aujourd'hui la grande plate-forme circulaire qui lui servait de soubassement.

Monument exceptionnel de l'architecture mongole, l'ensemble architectural d'Erdeni-dzou fut fondé en 1586 exactement par le chef khalka-mongol Avtaïkhan. De plan quadrangulaire, il fut complété au 17^e siècle par une enceinte d'un type particulier comprenant cent huit petits édifices en forme de pagode, les soubourgan. Sur chacun, une inscription précise les noms et de celui qui en a assumé les frais et de celui à qui il est dédié. A Erdeni-dzou se trouvent d'autres monuments remarquables, déjà restaurés ou en passe de l'être, notamment le Labrang, un palais, et trois grands temples. Alignés sur un terre-plein élevé à cet effet, ceux-ci forment un ensemble harmonieux, malgré certaines dissemblances : le temple du milieu a deux étages, alors que les temples latéraux en possèdent un seul et ont chacun un toit à deux volées.

Haut lieu de l'histoire et de la culture du peuple mongol, le monastère d'Erdeni-dzou abrite, outre des peintures, des ornements et des broderies des 15^e-17^e siècles, toute une bibliothèque de manuscrits rares et d'éditions xylographiques. Là sont également conservées les œuvres de Zanabazar, peintre et sculpteur du 17^e siècle, grand illustrateur du canon bouddhiste et l'un des premiers artistes mongols à avoir atteint une dimension universelle. A son époque, la Mongolie connut une exceptionnelle floraison artistique et culturelle.

L'un des monuments les plus remarquables de la vallée de l'Orkhon est le complexe funéraire des chefs turcs Köl-Tegin et Bilghe-Khagan. Outre les tombeaux, il comprenait de hautes stèles commémoratives avec des inscriptions runiques et de nombreuses statues de pierre. Il y a plus de dix siècles, les toits du temple sacrificiel s'effondrèrent, puis l'argile revêtit les ruines d'un manteau protecteur. Une allée bordée des effigies sculptées des princes et des grands chefs d'armée partait jadis du temple en direction de l'est. A l'exception de deux sculptures de marbres gris privées de leurs têtes mais encore à peu près intactes, cette garde solennelle était devenue une masse informe de débris.

Seul un pan de marbre dépassant du sol indiquait la présence de la grande tortue de pierre. La stèle qui se dressait sur son dos était couverte de caractères turcs anciens, anguleux, disposés en lignes régulières. Près de deux siècles d'histoire des tribus ►



Cette statue de guerrier-gardien appartient à un site funéraire de chefs turcs (7^e-8^e siècle) de la vallée de l'Orkhon. Devant l'effigie du valeureux guerrier, une rangée de pierres, les balbals, indique le nombre d'ennemis qu'il a vaincus.



Le temple de Labrang est situé dans la vaste enceinte du monastère de Erdenidzou, haut lieu architectural et culturel de Mongolie, à 400 km environ à l'ouest d'Oulan-Bator, la capitale. De style tibétain, datant de 1780, cette massive construction à léger fruit, au toit plat et aux fenêtres en trapèze était à la fois la résidence du Lama et un lieu de culte.

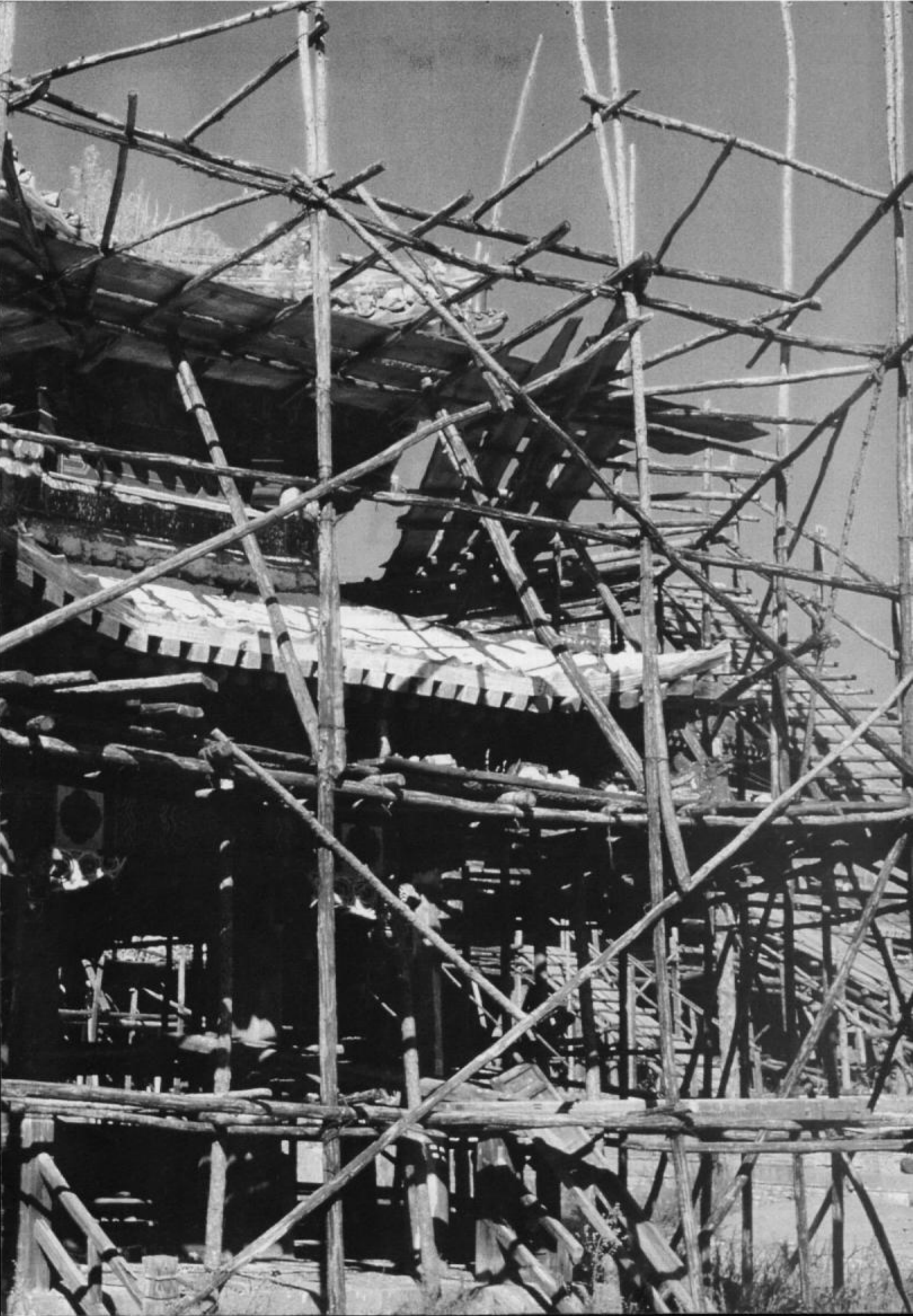


Véritable livre de pierre, cette stèle, qui se dressait sur le dos d'une tortue sculptée de Karakorum, relate, en caractères turcs anciens, tout un pan de l'histoire des tribus nomades du centre de l'Asie. On y lit notamment : « Ecoutez jusqu'au bout ce qu'ici je déclare, vous qui venez après moi. O peuple turc ! Que jamais ne périsse le peuple turc, qu'il soit à jamais un peuple ! »

Le monastère d'Amarbayas-galam, situé à 2000 m d'altitude, à 300 km au nord d'Oulan-Bator, est en cours de restauration, sous la responsabilité de l'Unesco et du gouvernement mongol, depuis 1980. Les toitures sont refaites avec des tuiles vernissées fabriquées à l'ancienne, identiques à celles d'origine. L'ensemble compte une trentaine de bâtiments.

Photo © Cornelle Jest, Paris







Tente circulaire démontable, faite d'un bâti de bois recouvert de feutre de laine, la yourte est l'habitation des éleveurs nomades turcs et mongols d'Asie centrale. Certaines grandes yourtes princières, comme celle qu'on voit sur ce dessin du 19^e évoquant une scène du 13^e, étaient posées autrefois sur une plate-forme mobile et trainées par un attelage de bœufs. Guillaume de Rubrouck, au 13^e siècle, raconte en avoir vu une tirée par 22 bœufs. Si ces grandes maisons roulantes ont disparu, la yourte elle-même, où en turc, ger en mongol, est encore bien vivante.

Photo tirée de *Art de la Mongolie de l'Antiquité au début du 20^e siècle* par Niam Ossorine et Tsulten, éd. Arts plastiques, Moscou, 1984

La photographie, mémoire des peuples

Du 9 au 12 décembre 1985, s'est tenue à Luxembourg une réunion consacrée à la photographie à laquelle ont pris part une quarantaine de spécialistes. La plupart des grandes agences de presse des pays développés (AFP, Reuter, Tass, Keystone) et en développement (PANA, XINHUA) étaient représentées à cette réunion, la première qu'organise l'Unesco dans ce domaine de la création artistique.

Les participants ont formulé un certain nombre de recommandations permettant d'orienter l'action de l'Unesco dans le domaine de l'image fixe. Ils ont suggéré que des études soient entreprises par l'Organi-

sation sur l'impact économique et socioculturel des techniques modernes de la communication, de la photographie et de l'« écriture visuelle », considérée comme un mode d'expression nouveau. L'Organisation pourrait également contribuer à la publication de monographies relatives à la photographie, surtout dans les pays en développement. Enfin, il a été demandé à l'Organisation de réunir utilisateurs et fabricants de matériel photographique afin d'obtenir de ces derniers de mettre sur le marché des appareils fiables et résistants, tenant compte des conditions particulières de pays dont le climat est défavorable au

matériel hautement perfectionné, ainsi que des supports chimiques et photomagnétiques durables.

Les participants ont encouragé l'Unesco à contribuer à la création d'archives photographiques, véritable mémoire des peuples. Ils ont également jugé souhaitable que soit convoquée une réunion d'experts pour mettre à jour les conventions sur le droit d'auteur et y inclure la protection des images photographiques. L'Unesco a également été invitée à soutenir des programmes de formation aux techniques de la photographie à tous les niveaux dans les pays en développement.

► nomades du centre de l'Asie étaient résumés là. Témoins exceptionnels de l'art et de la culture des Turcs de la steppe mongole, ces tombeaux sont donc aussi un apport essentiel pour la connaissance du passé.

Œuvres d'une puissante originalité, les guerriers sculptés dans la pierre sont représentés le plus souvent dans une pose traditionnelle, debout, une coupe dans la main droite. Apparaissent avec précision leur costume, leur coiffure, leurs boucles d'oreilles et leur ceinture, décorée de plaques diverses, à laquelle sont fixées leurs armes. Les visages ont des yeux bridés très rapprochés, un nez long et une petite bouche moustachue. Mais ce modèle réaliste s'accompagne d'une grande fantaisie dans l'invention des traits. Ces statues étaient les témoins muets de cérémonies et de festins funèbres qui se déroulaient dans les monuments dressés en leur honneur et orientés à l'est. Dressée devant l'effigie du valeureux guerrier, une rangée de pierres brutes, les balbals, indiquait le nombre d'ennemis qu'il avait tués.

On trouve aussi dans la vallée de l'Orkhon un nombre incalculable d'anciens dessins rupestres : animaux, personnages, signes et motifs décoratifs divers. Quand on se penche, pour le déchiffrer, sur ce livre de pierre, tout un monde reprend forme et sens. On éprouve, un instant, la joie et la peur qu'inspiraient, la nuit, devant le feu, les cérémonies sacrées. Des rocs de la steppe usés par le vent et la pluie surgissent les visages de telle divinité, de telle idole terrifiante, comme les virent ou les imaginèrent l'artiste d'antan et ceux de sa tribu.

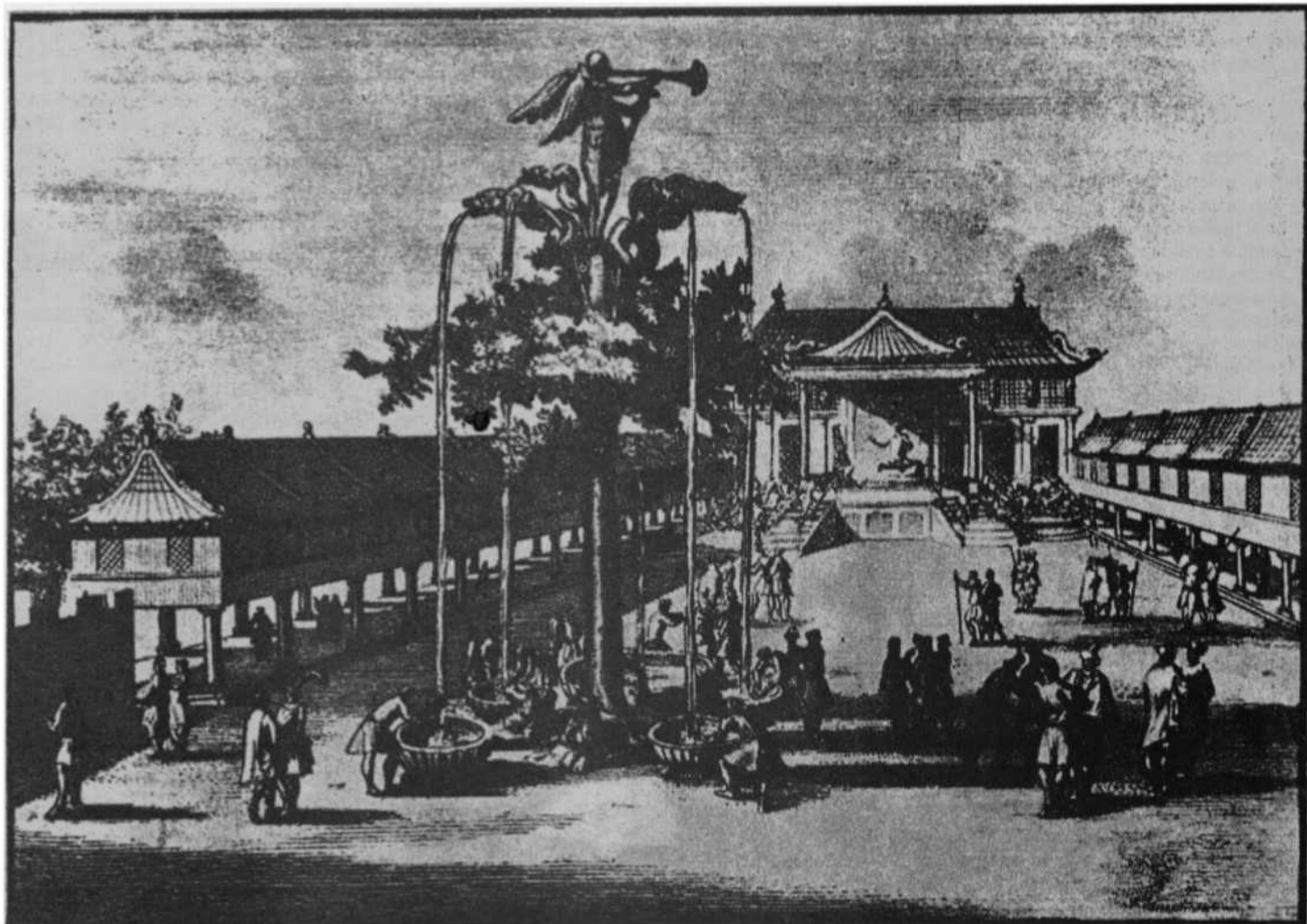
Les chevaux, vaillants coursiers des steppes, étaient l'objet d'une sympathie particulière. Ils apparaissent dans des compositions complexes, l'encolure souvent tendue, surpris en plein galop. Parfois caracole sur leur dos un cavalier qui bande son arc ou allonge un bras. L'air surchauffé fait trembler ces dessins, les anime d'une vie propre, ajoutant à leur pouvoir d'évocation. Autre animal souvent représenté : le cerf. Il semble qu'il ait été l'objet d'un culte et un élément important de l'économie de ces tribus.

Ce rapide survol de l'héritage culturel mongol est forcément incomplet. Et la vallée de l'Orkhon recèle sûrement encore des richesses nombreuses. Un site historique aussi prestigieux mériterait de figurer au nombre des trésors du patrimoine culturel mondial. Car c'est là, sur les bords de l'Orkhon, que s'installèrent les hommes qui, pendant vingt siècles, ont infléchi l'histoire non seulement du centre de l'Asie, mais de l'Asie mineure et de l'Europe orientale, dessinant cette aire immense où s'épanouit ce qu'on a coutume d'appeler l'« empire des steppes ».

NAMSRAIN SER-ODJAV est chef du département d'archéologie de l'Institut d'histoire de l'Académie des sciences de la République populaire mongole, membre du Conseil permanent de l'union internationale des sciences préhistoriques et protohistoriques et principal conseiller scientifique de la Commission nationale mongole pour l'étude des civilisations d'Asie centrale. Il a participé, dans le cadre de l'Unesco, à la préparation d'une Histoire des cultures d'Asie centrale.

Ce dessin du 18^e siècle représente l'entrée du palais de Karakorum telle qu'elle était au 13^e siècle, avec un arbre en argent, chef-d'œuvre d'un artisan français. Dans son récit, Voyages dans l'empire mongol (1253-1255), le moine Guillaume de Rubrouck, envoyé du roi de France Louis IX auprès de Möngke Khan, a laissé une description détaillée de cet arbre extraordinaire « aux racines duquel sont quatre lions d'argent, vomissant tous du lait blanc de jument. A la cime, l'un des quatre conduits verse du vin, l'autre du caracomos, c'est-à-dire du lait de jument clarifié, un autre du bal, qui est une boisson de miel, un autre de la cervoise de riz, qu'on appelle terracine. Pour chaque boisson, une vasque d'argent est disposée au pied de l'arbre. Au sommet de l'arbre il a fait un ange qui tient une trompette, et sous l'arbre un caveau où un homme peut se cacher. »

Photo tirée de *Art de la Mongolie de l'Antiquité au début du 20^e siècle* par Niam Ossorine et Tsulten, éd. Arts plastiques, Moscou, 1984



1986: Année de la Paix / 3

Le message des jeunes



DÉSIREUSE d'inviter les jeunes à une réflexion sur « le maintien et le renforcement de la paix », l'Unesco a demandé aux Commissions nationales pour l'Organisation de lui faire parvenir des textes écrits sur ce thème par des jeunes de 15 à 24 ans.

Quarante-quatre jeunes du monde entier ont ainsi envoyé un message où s'exprime, d'abord, leur volonté de paix. Sensibles à la fragilité de celle-ci, ils sont unanimes à condamner la course aux armements, jugeant que l'argent englouti à cet effet devrait être consacré au développement des nations défavorisées et que la paix est inconcevable tant que régneront sur une grande part de la planète la faim, la misère et la maladie, bref, sans développement et sans justice. A l'origine des conflits armés, ils voient surtout l'intolérance idéologique et politique, le racisme et l'inégalité sociale. Et ils perçoivent tous le conflit des générations comme une forme d'injustice sociale, notamment en période de crise économique. N'ayant pas les moyens de se faire comprendre des générations antérieures, les jeunes, disent-ils, se sentent souvent en marge de la société.

Pour parvenir à la paix, la plupart des jeunes préconisent les mêmes voies. Dans le domaine politique, ils jugent qu'il ne peut y avoir que des solutions négociées et voient dans l'Organisation des Nations Unies la seule organisation internationale capable d'assurer la paix. Dans le domaine social, un grand nombre d'entre eux insistent pour que la famille, grâce à une éducation psychologique appropriée, inculque aux enfants, dès leur plus jeune âge, la valeur de la paix et déplorent, à cet égard, que la littérature et les spectacles accordent tant de place à la violence, qui est ainsi encouragée en même temps qu'est banalisée la souffrance. La fraternité et la générosité sont les valeurs fondamentales qu'ils prônent en majorité et celles-ci, à leurs yeux, ne pourront devenir actives, opérantes, qu'à condition que chacun les fasse siennes,

les intériorise. Pour eux, tout commence par l'individu. D'où le rôle décisif de l'unité familiale, clef de voûte de la paix chez le futur citoyen et, par voie de conséquence, entre les communautés et les nations.

Voici quelques extraits de ces lettres de jeunes :

« Je souhaiterais faire partie d'une organisation d'enfants de dix à treize ans qui essaierait d'influencer et de convaincre de plus jeunes enfants que la guerre est un mal pour l'humanité. »

Branimir Majcica (Yougoslavie)

« La guerre ne signifie pas nécessairement lâcher des bombes. Certains dictateurs se servent aujourd'hui de la torture ou de la terreur psychologique. Les gens ne meurent donc pas sous une grêle de balles, mais de sous-alimentation ou de pneumonie, ou encore, dans certains régimes rigides, de "suicide." Il est difficile de protester contre cela, car c'est moins visible et moins facile à prouver. La guerre n'est pas là seulement où tombent les bombes. »

Christine Kasper (Autriche)

« Lorsque les éléphants se battent, c'est l'herbe qui souffre. De même, la lutte entre les superpuissances a eu des conséquences dramatiques dans le tiers monde. »

Basanta Raj Sharma (Népal)

« Dans les pays en développement, il n'y a qu'un médecin pour 3 700 habitants tandis qu'il y a un militaire pour 250 personnes. »

A. R. M. Saifuddin Ekram (Bangladesh)

« Lorsque je demande à un enfant qui n'a pas encore cinq ans : "Que veut dire la paix ?", il répond : "Je ne sais pas". Si je lui demande ce que signifie la guerre, il dit : "Des gens qui se battent et meurent". L'enfant en sait bien plus sur la guerre que sur la paix. »

Issam Ali Abdel Rahman (Egypte)

« En souriant, la fillette tend un bouquet de fleurs : "Achetez des fleurs, monsieur, ce sont les messagères du cœur". "Non, répond-il, je ne veux rien acheter... Je voudrais te poser une question. Crois-tu qu'il soit convenable de vendre des fleurs en de telles circonstances ? Des milliers de personnes sont en train de mourir. Des innocents sont emportés. Les yeux des enfants sont assombrés. Et toi ? Tu vends des fleurs !" D'une voix triste, elle répond alors : "Vous n'êtes pas le premier à être surpris... Toutes les fleurs du monde ne suffiraient pas à fleurir les tombes de ceux dont vous parlez, je le sais. Mais, voyez-vous, la rosée sur les fleurs me rappelle les larmes de mon petit frère suçant le sein ensanglanté de ma mère. Leur beauté est celle de la vie. Je sais pourquoi je vends des fleurs. Mais il me semble que vous n'avez pas encore compris leur message..." »

Gadah Al Qudsi (Jordanie)

« Mères, lorsque vous donnez naissance, dites "Paix" ! »

Alejandro Angel Puja Campos (Chili)

Vente et distribution :

Unesco, PUB/C, 7, place de Fontenoy, 75700 Paris.
Belgique : Jean de Lannoy, 202, avenue du Roi, Bruxelles 6.

Abonnement :

1 an : 78 francs français. 2 ans (valable uniquement en France) : 144 francs français. Reliure pour une année : 56 francs. Paiement par chèque bancaire, mandat ou CCP 3 volets à l'ordre de l'Unesco. Reproduction sous forme de microfiches : 150 francs (1 an).

Bureau de la Rédaction :

Unesco, 7, place de Fontenoy, 75700, Paris, France.

Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention « Reproduits du *Courrier de l'Unesco* », en précisant la date du numéro. Trois justificatifs devront être envoyés à la direction du *Courrier*. Les photos non copyright seront fournies aux publications qui en feront la demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne seront renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon réponse international. Les articles paraissant dans le *Courrier de l'Unesco* expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celle de l'Unesco ou de la Rédaction. Les titres des articles et les légendes des photos sont de la Rédaction. Enfin, les frontières qui figurent sur les cartes que nous publions n'impliquent pas reconnaissance officielle par l'Unesco ou les Nations Unies.

Rédaction au Siège :

Rédacteur en chef adjoint : Olga Rödel
Secrétaire de rédaction : Gillian Whitcomb
Edition française : Alain Lévêque
Neda el Khazen

Edition anglaise :

Roy Malkin

Edition espagnole : Francisco Fernandez Santos
Jorge Enrique Adoum

Edition russe : Nikolai Kouznetsov

Edition arabe : Abdelrashid Elsadek Mahmoudi

Edition braille : Frederick H. Potter

Documentation : Christiane Boucher

Illustration : Ariane Bailey

Maquettes : Georges Servat

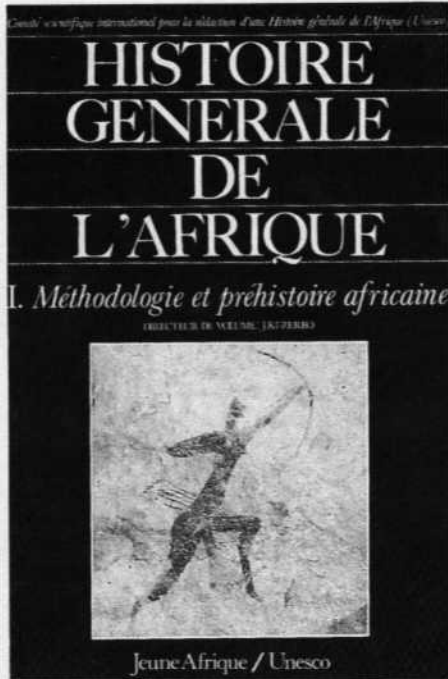
Promotion-diffusion : Fernando Ainsa

Projets spéciaux : Peggy Chailier

Toute correspondance doit être adressée au Rédacteur en chef.

Rédacteurs hors siège :

Edition allemande : Werner Merkli (Berne)
Edition japonaise : Seiichiro Kojima (Tokyo)
Edition italienne : Mario Guidotti (Rome)
Edition hindie : Rajmani Tiwari (Delhi)
Edition tamoule : M. Mohammed Mustafa (Madras)
Edition hébraïque : Alexander Brodno (Tel Aviv)
Edition persane :
Edition néerlandaise : Paul Morren (Anvers)
Edition portugaise : Benedicto Silva (Rio de Janeiro)
Edition turque : Mefra Ilgazer (Istanbul)
Edition ourdoue : Hakim Mohammed Said (Karachi)
Edition catalane : Joan Carreras i Marti (Barcelone)
Edition malaise : Azizah Hamzah (Kuala Lumpur)
Edition coréenne : Paik Syeung-Gil (Séoul)
Edition kiswahili : Domino Rutayebesibwa (Dar-es-Salaam)
Editions croato-serbe, macédonienne, serbo-croate, slovène : Bozidar Perkovic (Belgrade)
Edition chinoise : Shen Guofen (Beijing)
Edition bulgare : Goran Gotev (Sofia)
Edition grecque : Nicolas Papageorgiou (Athènes)
Edition cinghalaise : S.J. Sumanasekera Banda (Colombo)
Edition finnoise : Marjatta Oksanen (Helsinki)
Edition suédoise : Inger Raaby (Stockholm)
Edition basque : Gurutz Larrañaga (San Sebastian)
Edition thaï : Savitri Suwansathit (Bangkok)



Déjà parus

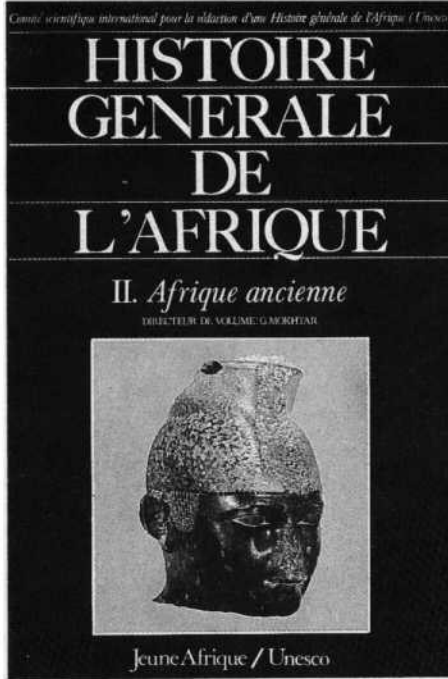
I. Méthodologie et préhistoire africaine :
en français, anglais, arabe, espagnol et en portugais;
traduction en kiswahili et en haoussa en cours.

Unesco 1980, 893 pages
Illustrations, photos, tableaux.
ISBN 92-3-201707-5
Prix : 100 FF

II. Afrique ancienne :

en français, anglais, espagnol et en portugais; publication
en arabe en cours; traduction en kiswahili et en haoussa
en cours.

Unesco 1980, 925 pages
Illustrations, photos, tableaux.
ISBN 92-3-201708-3
Prix : 100 FF

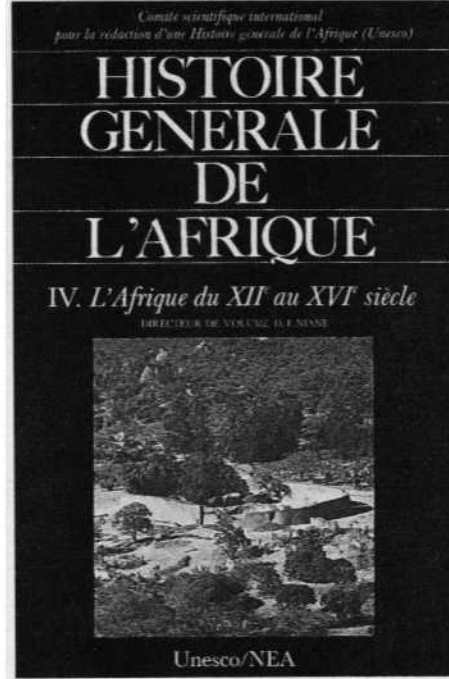


Vient de paraître

IV. L'Afrique du 12^e au 16^e siècle :
en français et en anglais

Unesco/NEA, 1985
Illustrations, photos, tableaux.
ISBN 92-3-201710-5
Prix : 100 FF

L'Histoire générale de l'Afrique constitue actuellement
le plus important projet éditorial de l'Unesco. A cette
œuvre monumentale, qui comportera huit volumes, colla-
borent près de 240 auteurs éminents de différents pays,
sous la responsabilité intellectuelle et scientifique d'un
comité de 39 membres comprenant deux tiers d'Africains
et un tiers de spécialistes originaires d'autres aires cultu-
relles. Approche panoramique du continent africain, cette
collection doit permettre, par la vision donnée du passé,
de comprendre ce qu'est l'Afrique d'aujourd'hui.



A paraître

III. L'Afrique du 7^e au 11^e siècle : prévu en 1987.

V. L'Afrique du 16^e au 18^e siècle : prévu en 1987.

VI. Le 19^e siècle, jusque vers les années 1880 : prévu
en 1988.

VII. L'Afrique sous domination coloniale, 1880-1935 :
4^e trimestre 1986.

VIII. L'Afrique depuis 1935 : prévu en 1988.

France : en vente dans les librairies universitaires et à la librairie de
l'Unesco, 7 place de Fontenoy, 75700 Paris et par correspondance
en joignant votre règlement par cheque bancaire, mandat ou CCP 3
volets Paris, libellé à l'ordre de l'Unesco.
Autres pays : s'adresser à notre agent de vente (voir liste ci-
dessous).

Comment obtenir les publications Unesco

Les publications de l'Unesco peuvent être commandées par l'intermédiaire de toute librairie.
Dans chaque pays il existe un ou plusieurs libraires qui assurent le rôle de distributeurs nationaux
(voir liste ci-dessous). A défaut, elles peuvent être obtenues par correspondance
au Siège de l'Organisation avec règlement joint par chèque libellé en une monnaie convertible
ou sous forme de mandat poste international ainsi que de bons internationaux Unesco.

ALGERIE. ENAMEP, 20, rue de la Liberté, Alger.
REP. FED. D'ALLEMAGNE. Mr. Herbert Baum Deutscher, Unesco-Kurier
Vertrieb, Besaltstrasse 57 5300 BONN 3.
ARGENTINE. Libreria El Correo de la Unesco EDILYR S R.L., Tucumán
1685, 1050 Buenos Aires.
AUTRICHE. Gerold and Co., Graben 31, A-1011 Wien.
BELGIQUE. Jean de Lannoy, 202, avenue du Roi, 1060 Bruxelles, CCP
000-0070823-13; N.V. Handelsmaatschappij Keesing, Keesinglaan 2-
18.21000 Deurne-Antwerpen.
BENIN. Librairie nationale, B.P. 294, Porto Novo, Ets Kouddj G. Joseph, B.P.
1530, Cotonou.
BRESIL. Fundaçao Getulio Vargas, Editora-Divisao de Vendas, Caixa Postal
9 052-ZC-02, Praia de Botafogo, 188 Rio de Janeiro RJ.
BULGARIE. Hemus, Kantora Literatura, bd Rouski 6, Sofia. Librairie de
l'Unesco, Palais populaire de la culture, 1000 Sofia.
BURKINA FASO. Lib. Attie, B.P. 64, Ouagadougou — Librairie Catholique
« Jeunesse d'Afrique », Ouagadougou.
CAMEROUN. Librairie des Editions Clé, B.P. 1501, Yaoundé; Librairie St-
Paul, B.P. 763, Yaoundé, Commission nationale de la République-Unie du
Cameroun pour l'Unesco, B.P. 1600, Yaoundé; Librairie « Aux Messa-
ges », avenue de la Liberté, B.P. 5921, Douala; Librairie « Aux Frères Réu-
nis », B.P. 5346, Douala, Buma Kor and Co., Bilingual Bookshop, Mvog-ada,
B.P. 727, Yaoundé; Centre de diffusion du livre camerounais, B.P. 338,
Douala.
CANADA. Editions Renouf Limitée, 2182, rue Ste-Catherine Ouest, Montréal,
Que H3H 1M7, Renouf Publishing Co. Ltd., 61 Sparks Street, Ottawa, Ontario
K1P 5A6.
CHINE. China National Publications Import and Export Corporation, P.O. Box
88, Beijing.
CONGO. Librairie Maswa 4, rue Ahmed Djourno, B.P. 124, Moroni.
CÔTE D'IVOIRE. Librairie Maison de la presse, B.P. 2150, Brazzaville; Commission
nationale congolaise pour l'Unesco, B.P. 493, Brazzaville.
REP. DE COREE. Korean National Commission for Unesco, P.O. Box central
64, Seoul.
CÔTE D'IVOIRE. Librairie des Presses Unesco, Commission nationale ivoi-
nienne pour l'Unesco, B.P. 2871, Abidjan.
CUBA. Ediciones Cubanas O'Reilly N° 407, La Habana.
DANEMARK. Munksgaard Export, OG Tidsskriftservice, 35 Norre Sogade,
DK-1970 København K.
EGYPTE. National Centre for Unesco Publications, N° 1, Talaat Harb Street,
Tahrir Square, Le Caire.
ESPAGNE. MUNDI-PRENSA Libros S.A., Castelló 37, Madrid 1; Ediciones
LIBER, Apartado 17, Magdalena 8, Ondárroa (Vizcaya); DONAIRE, Apto de
Correos 341, La Coruña; Librería Al-Andalus, Rotdona, 1 y 3, Sevilla 4;
Librería CASTELLS, Ronda Universidad 13, Barcelona 7.

ETATS-UNIS. Unipub, 1180 Avenue of the Americas, New York, N.Y. 10036.
FINLANDE. Akateeminen Kirjakauppa, Keskuskatu 1, 00100 Helsinki, Suo-
malainen Kirjakauppa Oy, Kouvuvuoraa Kuja 2, 01640 Vantaa 64.
FRANCE. Librairie Unesco, 7, place de Fontenoy, 75700 Paris, et grandes
librairies universitaires.
GABON. Librairie Sogalivre, à Libreville, Franceville, Librairie Hachette, B.P.
3923, Libreville.
GRECE. Librairie H. Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes. Librairie Elefthe-
rodakis, Nikos 4, Athènes, John Mihalopoulos and Son, 75, Hermou Street,
P.O. Box 73, Thessalonique, Commission nationale hellénique pour l'Unesco,
3 rue Akadimias, Athènes.
GUINEE. Commission nationale guinéenne pour l'Unesco, B.P. 964, Conakry.
HAÏTI. Librairie A la Caravelle, 26 rue Roux, B.P. 111, Port-au-Prince.
HONGRIE. Kultura-Buchimport-Adt., P.O. Box 149-H-1389, Budapest 62.
REP. ISLAMIQUE D'IRAN. Commission nationale iranienne pour l'Unesco,
1188 Enghlab Av., Rostam Gwe Building, Zip Code 13158, P.O. Box 11365-
4498, Teheran.
IRLANDE. The Educational Co. of Ir. Ltd., Ballymount Road Walkinstown,
Dublin 12, Tycroly International Publ. Ltd., 6 Crofton Terrace, Dun Laoghaire
Co., Dublin.
ISRAËL. A.B.C. Bookstore Ltd., P.O. Box 1283, 71 Allenby Road, Tel Aviv
61000.
ITALIE. Licosa (Libreria Commissionaria Sansoni, S.p.A.), via Lamarmora,
45, Casella Postale 552, 50121 Florence.
JAPON. Eastern Book Service, Inc., 37-3 Hongo 3-chome Bunkyo-Ku, Tokyo
113.
LIBAN. Librairie Antoine, A. Naulaf et frères, B.P. 656, Beyrouth.
LUXEMBOURG. Librairie Paul Bruck, 22, Grande-Rue, Luxembourg; Service
du Courrier de l'Unesco, 202, avenue du Roi, 1060 Bruxelles — CCP
26430-46.
MADAGASCAR. Toutes les publications : Commission nationale de la Rép.
dém. de Madagascar pour l'Unesco, B.P. 331, Antananarivo.
MALL. Librairie populaire du Mali, B.P. 28, Bamako.
MAROC. Librairie « Aux belles images », 262, avenue Mohammed-V, Rabat;
Librairie des Ecoles, 12, avenue Hassan II, Casablanca; Commission natio-
nale marocaine pour l'Unesco, 19, rue Oqba, B.P. 420, Rabat Agdal.
MAURICE. Nalanda Co. Ltd., 30 Bourbon Street, Port-Louis.
MAURITANIE. Gralicoma, 1, rue du Souk X, avenue Kennedy, Nouakchott.
MEXIQUE. Libreria El Correo de la Unesco, Actpan 66, Colonia del Valle,
Mexico 12 DF.
MONACO. British Library, 30, bd. des Moulins, Monte-Carlo.
MOZAMBIQUE. Instituto Nacional do Livro e do Disco (INLD), Avenida 24 de
Julho, 1921 r/c e 1º andar, Maputo.
NIGER. Librairie Mauciert, B.P. 868, Niamey.
NORVEGE. Johan Grundt Tanum, P.O. B. 1177 Sentrum, Oslo 1; Narvesen

A/S Subscription and Trade Book Service 3, P.O. B. 6125 Etterstad, Oslo 6;
Universitets Bokhandelen, Universitetsentrel, Postboks 307 Blindern, Oslo
3.
NOUVELLE-CALÉDONIE. Reprex SARL, B.P. 1572, Noumea.
PAYS-BAS. Keesing Boeken B.V., Joan Muiskenweg, 22, Postbus 1118,
1000 B C Amsterdam.
POLOGNE. ORPAN-Import, Pałac Kultury, 00-901 Warszawa; Ars-Polona-
Ruch, Krakowski-Przedmiescie N° 7, 00-068, Warszawa.
PORTUGAL. Dias & Andrade Ltda, Livraria Portugal, rua do Carmo, 70,
Lisbonne.
ROUMANIE. ARTEXIM, Export/Import, Piata Sclantia n° 1, P.O. Box 33-16,
70005 Bucarest.
ROYAUME-UNI. H.M. Stationery Office, P.O. Box 276, London S W 8 5 DT,
Third World Publications, 151 Stratford Road, Birmingham B 11 1RD.
SENEGAL. Librairie Clartafrique, B.P. 2005 Dakar; Librairie des Quatre-
Vents, 91, rue Blanchot-avenue Georges Pompidou, B.P. 1820, Dakar.
SUEDE. Svenska FN-Förbundet, Skolgränd 2, Box 150-50, S-10465 Stock-
holm, Wennergren-Williams AB Box 30004-S-104 25 Stockholm; Essette
Tidskriftscentrale Gamla Brogatan 26 Box 62, 101 20 Stockholm.
SUISSE. Europa Verlag, 5, Ramstrasse, Zurich, CH 8024. Librairie Payot, 6,
rue Grenus, 1211 Genève 11, C.C.P. 12 236. Librairie Payot aussi à Lausanne,
Bâle, Berne, Vevey, Montreux, Neuchâtel et Zurich.
REP. ARABE SYRIENNE. Librairie Sayegh, Immeuble Diab, rue du Parle-
ment, B.P. 704, Damas.
TCHAD. Librairie Abssounout, 24 av. Charles de Gaulle, B.P. 388, N'Djamé-
na.
TCHECOSLOVAQUIE. S.N.T.L., Spalena 51, Prague 1; Arta Ve Smechach
30, P.O. Box 790, III-27 Prague 1. Pour la Slovaquie seulement : Alfa Verlag
Publishers, Hurbanovo nám. 6, 893 31 Bratislava.
TOGO. Librairie Évangélique, B.P. 378, Lomé. Librairie du Bon Pasteur, B.P.
1164, Lomé. Librairie universitaire, B.P. 3481, Lomé.
TRINITÉ-ET-TOBAGO. Commission nationale pour l'Unesco, 18, Alexandra
Street, St. Clair, Trinidad, W.I.
TUNISIE. Société tunisienne de diffusion, 5, avenue de Carthage, Tunis;
Société chérifienne de distribution et de presse, Socheppres, angle rues de
Dinart & St-Saens, B.P. 683, Casablanca 05.
TURQUIE. Haset Kitapevi A.S. Istiklal Caddesi, N° 469, Posta Kulusu 219,
Beyoglu, Istanbul.
U.R.S.S. v/o Mehdunarodnaya kniga, Ul. Dimitrova 39, Moscou 113095.
URUGUAY. Edilyr Uruguaya, S.A. Maldonado, 10992, Montevideo.
YUGOSLAVIE. Mladost, Ilica 30/11, Zagreb; Cankarjeva Založba,
Zopljaneva 2, Ljubljana; Nolit, Terazije 13/VIII, 11000 Belgrade.
ZAÏRE. La Librairie, Institut national d'études politiques, B.P. 2307, Kinshasa;
Commission nationale de la Rep. du Zaïre pour l'Unesco, Ministère de
l'éducation nationale, B.P. 32, Kinshasa.

